

Stanislav Stratiev

## LA VESTE DE DAIM

Pièce en deux actes

traduite du bulgare par Krassimir Kavaldjiev

### PERSONNAGES :

Ivan Antonov

L'Employé

Evguéni

Joro

Dermendjieva

Le Suspendu

L'Épouse

Le Fils

Le Responsable I

Le Responsable II

Le Médecin

La Femme au foyer

L'Homme de 56 ans

Le Villageois I

Le Villageois II

Diko

Le Coiffeur

ainsi que des infirmiers et des citoyens attendant leur tour



## ACTE PREMIER

*Un salon de coiffure. Ivan Antonov, vêtu d'une veste de daim neuve, attend son tour en lisant une revue. Entre le Coiffeur.*

LE COIFFEUR : S'il vous plaît ! À qui le tour ? Installez-vous. (*Ivan s'assoit dans le fauteuil.*) Que désirez-vous ?

IVAN ANTONOV : Une tonte.

LE COIFFEUR : Une tonte... je vois. (*Il s'affaire, secouant une serviette.*)

IVAN ANTONOV : Très court. De sorte qu'il n'en reste rien.

LE COIFFEUR : Soyez assuré : il n'en restera pas un cheveu. (*Soudain, voyant le cou d'Ivan Antonov*) Mais vous êtes déjà coiffé !...

IVAN ANTONOV (*visiblement embarrassé*) : Il ne s'agit pas de moi. Je suis venu pour que vous tondiez ma veste.

LE COIFFEUR : Que je tonde votre veste ?! À ras ?!

IVAN ANTONOV : Exact. Pour qu'elle n'ait plus de poils.

LE COIFFEUR : Allons donc ! Vous désirez qu'on lui fasse une friction ? Ou peut-être une mise en plis ?... Et une ondulation, des manipulations avec de l'eau !... vous n'en voulez pas ?

IVAN ANTONOV : Non, non, juste une tonte.

LE COIFFEUR : Juste une tonte. Peut-être souhaiteriez-vous qu'on lui fasse un bain aux huiles pour fortifier le poil ?

IVAN ANTONOV : Surtout pas. Ce n'est pas indispensable.

LE COIFFEUR (*criant presque*) : Vous êtes trop modestes, vous, les intellos ! Juste une tonte !... Vous qui portez un cartable, vous vous croyez tout permis, hein ? Nous qui coupons les cheveux à longueur de journée, on est des cons, et vous, vous êtes originaux, vous essayez de me bernier en me faisant tondre une veste pour que tout Sofia se paie ma tête après...

IVAN ANTONOV (*embarrassé*) : S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer...

LE COIFFEUR : On se fout de la gueule du monde, c'est ça ? Car on est trop malin, on ne lit que des revues. Et nous ici on fait les barbes.

IVAN ANTONOV : Je ne comprends pas pourquoi vous vous emportez comme ça. Je voulais seulement que vous tondiez ma veste, c'est tout. Je ne vois pas ce qu'il y a de vexant là-dedans. Si je pouvais la tondre moi-même, je ne viendrais pas ici. Mais je ne sais pas faire, c'est ma première veste.

LE COIFFEUR (*comprenant soudain*) : Oui, oui, oui... je vois, je vois, c'est ça, comme vous dites. Je suis d'accord. Un moment, j'arrive.

*Il va voir le responsable du salon, qui officie au fauteuil du bout, et le prend en aparté.*

LE COIFFEUR : Un fou...

LE RESPONSABLE I : Quoi ?!

LE COIFFEUR (*faisant signe de la tête*) : Dans mon fauteuil.

LE RESPONSABLE I : Ah oui ! (*regardant vers Ivan Antonov*)

LE COIFFEUR : Un évadé de l'asile, sûrement. Il a envie qu'on lui tonde sa veste !

LE RESPONSABLE I : Ah oui !...

LE COIFFEUR : C'est un fou. Même la revue il la lisait à l'envers.

LE RESPONSABLE I : Ah oui !!...

LE COIFFEUR : Pourquoi ça n'arrive qu'à moi ?

LE RESPONSABLE I : Il va tout casser ! Après, ça sera prélevé sur nos salaires...

Tonds-lui sa veste, ça vaut mieux !

LE COIFFEUR : T'es fou ou quoi ? Lui tondre la veste !... Et puis, Dieu sait quelle mouche va le piquer d'un moment à l'autre.

LE RESPONSABLE I : Tu as rangé les rasoirs ?

LE COIFFEUR (*pâle*) : Non.

LE RESPONSABLE I : Et s'il s'en empare ?... Il faut que tu l'éconduises gentiment.

LE COIFFEUR : Pourquoi moi ? C'est toi le responsable du salon.

LE RESPONSABLE I : Mais il est dans ton fauteuil.

LE COIFFEUR : Le responsable est responsable de tous les fauteuils.

LE RESPONSABLE I : Allons donc !... Du calme, il n'y a pas à s'alarmer. On va pas avoir peur d'un fou quand même !...

LE COIFFEUR : Je n'ai pas peur, seulement mes enfants sont encore petits. Que feraient-ils sans père ?

LE RESPONSABLE I : Allons donc ! Tu n'as que ça à dire ? Calme-toi !... Peut-être que c'est un fou docile.

LE COIFFEUR : Je n'y vais pas.

LE RESPONSABLE I : D'accord, on y va tous les deux, advienne que pourra. (*Ils s'approchent d'Ivan.*)

LE RESPONSABLE I : Bonjour !...

LE COIFFEUR (*d'une voix à la Judas*) : C'est le responsable du salon.

LE RESPONSABLE I : Nous sommes tous égaux. Nous sommes tous égaux, c'est écrit dans la Constitution.

LE COIFFEUR : Ah, c'est maintenant que tu le dis !

LE RESPONSABLE I : Allez, pas devant le camarade... (*À Ivan Antonov*) Savez-vous que dans le salon numéro neuf on tond des vestes ? C'est à deux rues d'ici... Un salon spécialisé, de vrais magiciens... Ils font du bon travail. Je vous recommande d'y aller, vous ne le regretterez pas...

IVAN ANTONOV : Mais pourquoi au salon numéro neuf, puisque je suis déjà ici ?... (*Il se lève.*)

LE RESPONSABLE I : Écoute, mon gars, on sait bien qui tu es.

IVAN ANTONOV : Qui suis-je ?

LE RESPONSABLE I : On le sait bien. Tu n'as pas la vie facile, toi non plus, c'est pourquoi, fuis pendant que tu le peux. On ne va pas appeler l'ambulance.

LE COIFFEUR : Non, on ne le fera pas, on est compréhensifs, t'inquiète.

IVAN ANTONOV : Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?...

LE RESPONSABLE I : Ça arrive souvent. Si quelqu'un te repère, on va t'embarquer. Dehors aussi, c'est un véritable asile de fous, mais là c'est trop...

IVAN ANTONOV : Mais attendez, que me voulez-vous ? Je ne désirais qu'une simple tonte...

LE RESPONSABLE I (*mettant son bras sur ses épaules et l'emmenant*) : T'as qu'à suivre les rues calmes, en périphérie... Ne t'affaire pas trop dans le centre-ville, sinon ils vont te griller. Et tâche de faire le fou, comme si de rien n'était... (*Ils sortent.*)

LE COIFFEUR : Faire le fou ?... C'est le normal qu'il devrait faire, mais mon responsable n'est pas la moitié d'un fou, lui non plus... C'est pour ça qu'il a été promu responsable...

*Rideau*

*Ivan Antonov raconte à Evguéni et à Joro ce qui lui est arrivé au salon de coiffure.*

EVGUÉNI : Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? De faire le fou, hein ?

JORO : Pas la peine, il l'est déjà, puisqu'il est allé demander au coiffeur de lui tondre sa veste !

EVGUÉNI : Encore heureux qu'on ne t'ait pas embarqué.

IVAN ANTONOV : Mais j'en ai marre qu'on me tourne en dérision à cause de ma veste. Pourquoi est-elle poilue ? Aurais-je artificiellement stimulé la croissance des poils ? Serait-elle atteinte de calvitie ?... Quiconque me voit, ne manque pas l'occasion de me faire une remarque à ce sujet. Serait-ce une veste en peau de hérisson ? Combien de hérissons faut-il pour faire une veste ?... J'en ai ras le bol. Il est vrai qu'elle présente quelques poils, mais il n'y avait plus d'autre veste. C'était la dernière. Et puis, ce n'était pas mon idée mais celle de Joro. Il est mal venu maintenant de faire comme s'il n'avait rien à voir là-dedans. J'ai essayé avec des ciseaux, mais les poils ne s'y prêtaient pas, la coupe n'était pas régulière. Alors Joro m'a conseillé d'aller voir un coiffeur pour les faire couper à la tondeuse. Ainsi, la coupe serait partout pareille et aucun poil ne dépasserait. Et maintenant voilà qu'il me traite de fou !

EVGUÉNI : Et pourquoi lui obéis-tu ?... Pourtant c'est bien clair : en ce moment, à la campagne, c'est la tonte des moutons. Tu vas dans un village, tu donnes deux leva au villageois qui s'en occupe, et l'affaire est réglée.

IVAN ANTONOV : Eh ben ! On m'envoie au village maintenant !... Pas question !

*On tond les moutons sous le hangar de la coopérative agricole. Ivan Antonov entre chez le villageois qui travaille.*

IVAN ANTONOV : Bonjour. Ça se passe bien ?

LE VILLAGEOIS I : Ça se passe, on n'a pas le choix.

IVAN ANTONOV : De beaux moutons.

LE VILLAGEOIS I (*impassible*) : Des coopératifs.

IVAN ANTONOV : On s'en grille une ? (*Il lui offre une cigarette ; tous deux se mettent à fumer.*)

*Ivan regarde autour de lui, comme s'il allait tuer le villageois, après quoi il sort un billet de deux leva qu'il essaie de lui mettre dans la poche. Il y parvient enfin. Le villageois est étonné mais n'oppose aucune résistance.*

IVAN ANTONOV : On pourrait tondre cette veste avec la petite machine ?...

Elle est trop poilue, pas belle du tout... Vite fait, hein ?

LE VILLAGEOIS I : Ah oui, on va la tondre... Mais on va la faire passer comme un mouton privé, car les nôtres sont comptés jusqu'au dernier. Et le gars à l'intendance les note. Et puis il aime fourrer son nez partout, il risque de demander pourquoi une veste, quelle veste, c'est des vestes qu'on tond maintenant...

IVAN ANTONOV : D'accord. Fais-la passer en privé.

*Le énième mouton tondu échappe des mains du villageois.*

LA VOIX DE DIKO : Quinze !... Passons au suivant !

LE VILLAGEOIS I : Mets-toi à quatre pattes !... (*Ivan s'exécute et l'autre commence à tondre.*) Eh ben, y en a trop là... Attends, y en a encore sur la manche... Ça y est !... (*S'écriant*) Diko, ne note pas celui-là, c'est un mouton privé...

LA VOIX DE DIKO : Comment ça privé ? À qui est-ce ? Voyons voir à qui il est.

LE VILLAGEOIS I : Allez, félicitations pour ta veste.

IVAN ANTONOV : Merci beaucoup. Elle est comme je la voulais. (*Il sort.*)

*Une table, une chaise ; sur la table, un encrier, une carafe d'eau et un gros cahier. Diko est assis qui gribouille quelque chose avec sa plume. Ivan entre.*

DIKO : Il est à vous le mouton privé ? Votre passeport.

IVAN ANTONOV (*étonné*) : Voilà.

*Diko inspecte attentivement le passeport et se met à remplir une quittance.*

DIKO : Ivan Kirilov Antonov... rue... série SG... zéro neuf... huit... Soixante-dix-huit centimes. (*Il arrache de la souche le second exemplaire de la quittance et le tend à Ivan Antonov.*) Signez. Ici. (*Ivan Antonov signe.*) Bien. Alors votre profession c'est...

IVAN ANTONOV : Linguiste.

DIKO (*embarrassé*) : C'est...

IVAN ANTONOV : Je suis spécialiste de la langue bulgare. Des lettres et des phrases.

DIKO : D'accord. Et vous élevez un mouton ?

IVAN ANTONOV : J'élève un mouton.

DIKO : C'est un passe-temps ?

IVAN ANTONOV : Oui, c'est un passe-temps.

DIKO : Mais où le gardez-vous ? Dans votre appartement ? Au balcon ?

IVAN ANTONOV : Dans ma baignoire. Je n'ai pas de balcon.

DIKO : Dans votre baignoire ? Mais un mouton peut-il y rester longtemps ?

IVAN ANTONOV : Il n'a pas le choix. Il y reste.

DIKO : Qui ne resterait pas dans une baignoire ? Ce serait moi, j'y resterais.

*Rideau*

*Le hall d'une administration publique d'où partent des escaliers, des couloirs ; on voit également des placards... En surplomb de tout cela, est suspendu un ascenseur, coincé entre les étages ; on en voit les cordes. Entrent Ivan Antonov, Evguéni et Joro.*

IVAN ANTONOV : Je n'en ai pas pour longtemps, juste deux minutes. Dans quel cinéma va-t-on après ?

EVGUÉNI : Vitocha. On est dans les temps.

JORO : Tu vas voir que c'est une blague. Quelqu'un a dû te faire une farce.

IVAN ANTONOV : Quelle farce ? C'est le troisième avis que je reçois. *(Il se met à lire.)* « Veuillez payer l'impôt sur le mouton dont vous êtes en possession, dans un délai de trois jours. Tout manquement sera sanctionné d'une amende de 100 à 4000 leva et entraînera des poursuites judiciaires. »

JORO : Et tout en bas ?! Signé « le service Oiseaux nageurs » !... Ah, depuis quand les moutons nagent-ils, je me demande ? Une oie nageuse, oui. Mais un mouton ? Quel genre d'oiseau est un mouton ? Et où nage-t-il ? C'est une farce !...

EVGUÉNI : Ça me rappelle les blagues à Joro. Eh, j'espère que ce n'est pas toi qui as écrit ça ! On va loucher les actualités.

JORO : Tu rigoles ? Comment pourrais-je inventer ce truc d'« oiseaux nageurs » ?

IVAN ANTONOV : On va le savoir tout de suite, j'en ai pour deux minutes. Et on file au ciné après. *(Il sort.)*

*Ivan est dans un bureau. D'énormes placards verts, coffres-forts réfractaires aux gueules luisantes en guise de poignées. Classeurs. Au guichet il y a un employé.*

IVAN ANTONOV : Excusez-moi, je cherche le service des oiseaux nageurs.

L'EMPLOYÉ : C'est ici.

IVAN ANTONOV (*tendant l'avis*) : C'est au sujet d'un avis que j'ai reçu de votre part, sans doute par erreur.

L'EMPLOYÉ (*qui ne prend pas l'avis*) : Un renard de tué ?

IVAN ANTONOV : Pardon ?!...

L'EMPLOYÉ (*agacé*) : Pour que nous étudions votre cas, vous devez présenter un renard mort. Ou bien un procès-verbal qui en atteste.

IVAN ANTONOV : Mais pourquoi un renard ? Il s'agit d'un mouton.

L'EMPLOYÉ : Peu importe.

IVAN ANTONOV : Mais pourquoi ?

L'EMPLOYÉ : Savez-vous lire ?

IVAN ANTONOV : Pas trop mal.

L'EMPLOYÉ : Dans ce cas, lisez l'ordonnance que vous avez sous le nez.

IVAN ANTONOV (*après l'avoir lue*) : Mais... comment trouver un renard ?

L'EMPLOYÉ : Vous en tuerez un.

IVAN ANTONOV : Mais pourquoi dois-je en tuer ? Je viens au sujet d'une erreur. La vôtre, de plus. C'est vous qui me convoquez, je ne viens pas sur un coup de tête. Pourquoi en tuerais-je ?

L'EMPLOYÉ : Vous n'avez pas le choix : il faut les tuer. C'est une campagne.

IVAN ANTONOV : Quelle campagne ?

L'EMPLOYÉ : À l'échelle nationale. On a du mal à venir à bout des renards. Ces derniers temps, ils foisonnent et ils causent des dégâts énormes. Dans les forêts, pour ainsi dire, ça grouille de renards. Les chasseurs les déciment tant bien que mal, mais on voit bien qu'ils sont à bout de force, ils n'arrivent plus à gérer tout seuls. Ainsi encourageons-nous leur extermination.

IVAN ANTONOV : Mais je n'ai jamais tué, moi. Je n'ai aucune idée de la chasse. Comment le tuer ? Les mains nues ? Ou bien vous voulez que j'achète un fusil et que je parcoure les forêts pour tuer des renards ? Je suis linguiste.

L'EMPLOYÉ (*pathétique*) : Demain les renards investiront les villes, arrêteront la circulation, viendront dans votre foyer. Ils s'attaqueront à vos enfants...

IVAN ANTONOV : Je n'ai pas d'enfants.

L'EMPLOYÉ : Que ferez-vous alors ? Après il sera trop tard pour agir. Si chacun accomplissait son devoir citoyen, ça n'arriverait pas. Mais il y a toujours quelqu'un comme vous qui se débîne. Ils ne tuent pas, ils ont horreur du sang, ce sont des architectes... Si chacun tuait les renards qui lui incombent, le problème serait réglé en une vingtaine de jours. Mais non, tout le monde s'en remet à l'État. Et comment pourrait-il les exterminer ? L'État, c'est nous. En ce moment, les citoyens consciencieux abattent des renards, les fusils font feu, les cloches sonnent, ça sent la poudre partout... et vous prétendez que vous êtes linguiste. Quelle honte ! À défaut de renard mort, votre cas ne sera pas étudié. On a bien vu qu'on ne peut compter sur la conscience citoyenne. Allez tuer votre renard et revenez nous voir. Nous vous attendons.

IVAN ANTONOV : Mais écoutez... je...

L'EMPLOYÉ : Bonne chance ! Et soyez sans merci !...

*Ivan retourne auprès de ses amis dans le hall.*

JORO : Alors, mon grand, on a loupé les actualités. C'est bon ?

IVAN ANTONOV : Ils me demandent un renard.

EVGUÉNI : Comment ça ? Il s'agit bien d'un mouton. Pourquoi parles-tu de renard ?

IVAN ANTONOV : Pour qu'ils fassent la moindre recherche, il faut que je présente un renard. Ou à défaut, un procès-verbal de meurtre d'un renard. Il n'a même pas regardé l'avis.

JORO : C'est pas vrai !

IVAN ANTONOV : Je plaque mes cours à la fac et je m'en vais courir les forêts à la recherche d'un renard. On vend des fusils dans le coin ?

EVGUÉNI : Ils sont fous ou quoi ?

IVAN ANTONOV : Les renards grouilleraient dans les forêts, aussi stimule-t-on leur extermination.

JORO : Mon Dieu, mon Dieu !... Entends-tu, mon Dieu, vois-tu ? Toi qui es au ciel et qui vois et entends tout !...

*À la grande surprise de tous, une voix leur parvient d'en haut qui vient de l'ascenseur. Il s'avère qu'à l'intérieur il y a un homme que l'on n'avait pas encore vu. Il a un livre dans les mains et, de toute évidence, les trois hommes l'ont déconcentré.*

LE SUSPENDU : Eh oui, j'entends bien. Qu'y a-t-il ?

*Les trois hommes stupéfaits regardent vers l'ascenseur suspendu en l'air.*

LE SUSPENDU : Eh, je vous parle ! Je vous ai entendus, tout en lisant mon bouquin. Vous vous faites de la bile à propos des renards ? Peine perdue. Vous allez au bureau numéro neuf voir Tchilinguirov, vous lui transmettez mes amitiés, vous lui donnez un billet de dix leva, mais sous enveloppe, et il vous fera un procès-verbal pour le meurtre d'un renard. Faites gaffe qu'il ne vous file pas un extrait de casier judiciaire, ça coûte cher. Autre chose ?

EVGUÉNI : Excusez... vous... travaillez ici ?

LE SUSPENDU : Bof ! L'ascenseur s'est coincé il y a deux mois. Et depuis lors je demeure suspendu. Le technicien en charge de l'ascenseur a démissionné, on n'arrive pas à en embaucher un autre, c'est la pénurie des techniciens en ce moment, et la panne a l'air grave. Deux ou trois externes sont venus, ils ont bricolé un peu et ont renoncé. Ils n'y trouvaient pas leur compte. On m'a promis de m'en sortir en temps voulu, mais ça traîne et mon problème reste en suspens – c'est le cas de le dire.

IVAN ANTONOV : Et vous êtes à l'intérieur depuis tout ce temps ?

LE SUSPENDU : Mais où pourrais-je bien être d'autre ? J'ai pris un congé sans solde car je suis suspendu. J'apprends l'anglais, je me suis abonné à des journaux, à la revue *Kosmos*<sup>1</sup>... L'Académie de médecine fait des essais sur moi, ce qui me permet de mettre du beurre dans les épinards. Bref, je vis.

IVAN ANTONOV : Et vous en parlez calmement ?

LE SUSPENDU : Êtes-vous déjà resté suspendu dans un ascenseur ?

---

<sup>1</sup> Ancienne revue de vulgarisation scientifique, parue dans les années 1960-1980, très réputée en Bulgarie. (NdT)

IVAN ANTONOV : Oui, mais en mouvement.

LE SUSPENDU : Si vous y restiez suspendu un peu, vous y verriez plus clair. J'ai crié pendant les trois premiers jours, après quoi j'ai supplié à voix basse, et à la fin j'ai pleuré sans voix, je n'avais plus de voix... Puis j'ai accepté les choses comme elles étaient. Que voulez-vous que je fasse ? J'ai tout essayé, tous les parents, toutes les connaissances, au début l'administration s'occupait de moi, mais ensuite, abandonnée à ses tâches administratives, dont ne fait pas partie le dépannage d'ascenseurs, elle a fini par m'oublier.

JORO : Il n'y aurait donc aucun espoir ?

LE SUSPENDU : Il y a toujours un espoir. Mon fils aîné a interrompu ses études au lycée pour intégrer une formation de technicien d'ascenseur. Il lui reste encore quelques mois avant qu'il puisse m'en sortir.

EVGUÉNI : Excusez-moi, croyez-vous vraiment que votre Tchilinguirov nous donnera un procès-verbal pour un renard mort ? Nous sommes un peu pressés...

LE SUSPENDU (*avec dignité*) : Ça fait deux mois que je reste suspendu ici. Je suis édifié sur l'administration, je sais comment ça se passe. Vous croyez que quelqu'un se précipitera pour tuer des renards ? Jamais jusqu'à présent je n'ai vu un renard, c'est par procès-verbal que ça marche. Si le mec a tué noir sur blanc, c'est bon.

IVAN ANTONOV : Mais ce n'est pas ça qui va faire diminuer le nombre de renards.

LE SUSPENDU : Mais tout le monde s'en fout des renards ! Le plus important, c'est de rendre compte de leur extermination. Après on récompense les meilleurs, avant de s'attaquer à une autre campagne. Qui irait compter les renards à la montagne ? Vous avez l'air intelligent pourtant...

EVGUÉNI : Ce n'est qu'un leurre. Parfois il nous berne, nous aussi, bien qu'on soit amis depuis tout petits. Bon, allons chercher notre procès-verbal et régler l'affaire, sinon on risque de louper le film.

IVAN ANTONOV : Merci infiniment.

LE SUSPENDU : De rien. Vous auriez bien trouvé quelqu'un d'autre pour vous ouvrir les yeux.

*Tous les trois sortent. Le Suspendu resté seul continue de lire à haute voix son manuel d'anglais.*

LE SUSPENDU : I am a boy, you are a girl, and what is my name? My name is Peter...

*Entre l'épouse du Suspendu, un sac plein à la main.*

L'ÉPOUSE : Kiril !... Mon petit Kiril !...

LE SUSPENDU : My name is Peter !... (*Regardant en bas*) Ah, c'est toi. Ça va ? (*Il descend un panier au bout d'une corde.*) As-tu apporté des tomates ?

L'ÉPOUSE : Il n'y en a nulle part. J'ai passé toute la matinée à chercher... (*Elle commence à transférer les aliments de son sac dans le panier.*) Il n'y en a pas même dans le magasin cher...

LE SUSPENDU : Mais c'est pas possible ! J'ai besoin de vitamines... quelle histoire !... il n'y a jamais rien... Pas de poivrons, pas de tomates... Qu'y a-t-il alors ?

L'ÉPOUSE (*coupable*) : Je t'ai apporté des conserves de poisson... il y a du phosphore... (*Elle les range dans le panier.*)

LE SUSPENDU : Du phosphore ! Toute la semaine, du phosphore. J'ai déjà commencé à phosphorer !...

L'ÉPOUSE (*crainative*) : C'est bon pour le cerveau... puisque tu apprends l'anglais...

LE SUSPENDU (*marmonnant*) : Pour le cerveau... Et des piles, tu n'en as pas trouvé non plus ?

L'ÉPOUSE : Je t'ai apporté un livre.

LE SUSPENDU (*souçonneux*) : Lequel ?

L'ÉPOUSE (*crainative*) : *Un Homme véritable*<sup>2</sup>.

LE SUSPENDU (*s'emportant*) : J'en ai marre d'*Un Homme véritable* !... Ça va, mes nerfs, tu comprends ? Mes nerfs ça va ! Je tiens le coup !... C'est la cinquième fois que tu me l'apportes !... Toujours du Jack London, toujours sur des naufragés qui

---

<sup>2</sup> Roman de l'écrivain soviétique Boris Polevoï, traduit et publié en français en 1950 chez Les Éditions français réunis. (NdT)

auraient vogué 64 jours sur un radeau en mangeant du plancton, sans pour autant perdre la raison !... Serais-je sur un radeau, moi ? Dans l'océan ?... Je suis dans une administration bien à nous, socialiste ! Pas de requins, pas de typhons, je mange régulièrement... (*Il se tait, fâché.*) Un radeau !...

L'ÉPOUSE (*craintive*) : Gueorguiev te passe le bonjour, il te fait dire de ne pas désespérer. Son beau-frère aurait une connaissance, un technicien, véritable roi des ascenseurs. (*Le Suspendu se penche, plein d'espoir.*) Mais en ce moment il installe des antennes pour la deuxième chaîne<sup>3</sup>, ça paie mieux. (*Le Suspendu se retire et reprend sa position précédente.*) Il a demandé quelle est la marque du tien et dit que ce type d'ascenseur ne se fabrique plus depuis une trentaine d'années...

LE SUSPENDU : Ne se fabrique plus... Je sais bien qu'on n'en fabrique plus... il n'a qu'à venir m'en extirper... (*Silence*) Comment va Tsetso ?

L'ÉPOUSE (*embarrassée*) : Euh... il révisé.

LE SUSPENDU (*souçonneux*) : Il révisé ?

L'ÉPOUSE : Il révisé. (*Mais son intonation trahit un manque de conviction.*)

LE SUSPENDU : Dis-moi tout ! Il révisé vraiment ?... Pourquoi tu ne dis rien ?

L'ÉPOUSE : Il veut se marier.

LE SUSPENDU (*terrassé*) : Comment ça, se marier ?

L'ÉPOUSE : Ben, comme ça... comme on se marie... de façon normale.

LE SUSPENDU : Et tu appelles ça normal, alors que son père est suspendu dans un ascenseur ! Comment ça, se marier ? Il va se marier, et moi je dois rester là toute la vie ou quoi ? À manger du phosphore ?

L'ÉPOUSE : Il a dit qu'il terminerait bien sa formation.

LE SUSPENDU : Je sais bien ce qu'il en fera. Pas de mariage avant qu'il ne me sorte de cet ascenseur. Et puis, mes petits-enfants, où les promènerai-je ? Ici, dans cette boîte ?... (*Silence*) Tu n'as qu'à me l'envoyer pour que je lui cause un peu !... (*L'épouse, sans dire mot, s'en va, docile.*)

LE SUSPENDU (*après elle*) : Tu as sur toi *Un Homme véritable* ?

---

<sup>3</sup> Dans les années 1970 et 1980, la deuxième chaîne nécessitait un décodeur spécial pour être captée, dont l'installation était devenue une fin en soi pour les Bulgares. (NdT)

*(L'épouse silencieuse revient sur ses pas et se remet en bas de l'ascenseur.)*

LE SUSPENDU *(à voix basse)* : Passe-le-moi. *(Et il descend le panier.)*

*Son épouse silencieuse y met le livre, regarde vers le haut jusqu'à ce que son mari le remonte, puis soudain éclatant en sanglots, elle se cache les yeux et sort précipitamment. Le Suspendu, dans un soupir, ouvre n'importe quel page du livre et se met à lire. Entrent Ivan Antonov, Evguéni et Joro.*

JORO : Camarade Suspendu !... Camarade Suspendu !...

LE SUSPENDU *(regardant dans sa direction)* : Ah, c'est vous ! Tout va bien ?

EVGUÉNI : On a eu notre procès-verbal, mais le service a disparu entre-temps.

LE SUSPENDU : Quel service ?

IVAN ANTONOV : Oiseaux nageurs. Il y était il y a quinze minutes, mais à présent, ce sont de toutes autres personnes qui travaillent au même bureau. Et elles ne savent rien de ce service.

LE SUSPENDU : Rien de surnaturel – ce n'est qu'une restructuration habituelle. Il a dû être transformé en quelque autre service. Un moment, je réfléchis – Nageurs, Nageurs... Mais oui, c'est l'ancien service Oiseaux et Chiens qui avait été transformé en Oiseaux nageurs, et Chiens a intégré Oiseaux chanteurs. Après quoi on l'a fusionné avec Lièvres et Autres. Voilà. Les chiens y sont, j'en suis certain. Mais ce sont les Oiseaux nageurs qui m'échappent. Où les a-t-on fichus ? On a dû créer deux nouveaux services, Oiseaux et Nageurs.

IVAN ANTONOV : Et vous croyez que dans un de ces deux services nous arriverons à régler notre affaire ?

LE SUSPENDU : Ici le style est tellement dynamique que la pensée a peine à le suivre. Il se peut qu'ils aient créé deux nouveaux services, ou bien, qu'ils en aient fusionné trois anciens. On ne peut rien en dire avec certitude – il faut chercher.

*Rideau*

*Les trois hommes apparaissent ensemble et séparément à divers endroits – sur les passerelles, en haut de la scène, sur les côtés, en arrière... On entend leur voix dans les coulisses, tantôt proche, tantôt éloignée.*

IVAN ANTONOV : Il n'y est pas !

EVGUÉNI (*criant depuis le côté opposé*) : On a fusionné Chiens et Chats !...

IVAN ANTONOV (*criant depuis un autre endroit*) : Mais on a déjà fait Chats, il n'y avait pas de Chiens là-bas !...

EVGUÉNI : Il n'y en avait pas, mais maintenant il y en a...

JORO (*s'écriant depuis un autre endroit*) : Mais quels Chiens, ne recherche-t-on pas Oiseaux nageurs ?...

IVAN ANTONOV : Seigneur ! Pourquoi Oiseaux nageurs ? On m'a bien envoyé un avis concernant un mouton !... Il y a de quoi devenir dingue !...

*Tous trois courent encore un moment sur les passerelles.*

JORO (*s'écriant*) : Ça y est ! Je l'ai trouvé ! C'est là ! C'est là !...

EVGUÉNI (*se signalant de quelque part*) : Qu'est-ce que tu as trouvé ? Ne le lâche pas !...

JORO (*criant toujours*) : Le voilà ! « Chiens nageurs à lactation limitée » !

IVAN ANTONOV : Tu es complètement fou !...

EVGUÉNI : On les a fusionnés !... (*Tous les trois se rejoignent essoufflés devant une porte.*)

JORO : C'est là, ils ont été fusionnés. On y va ?

IVAN ANTONOV : Allons-y. (*Ils rentrent d'un pas pressé.*)

*D'énormes coffres-forts réfractaires verts aux gueules de lions, des placards, des classeurs, un bureau. Silence. Un employé qui inscrit quelque chose dans les registres. Un villageois docile attend à quelques pas de lui, sans dire mot. Il tient quelque chose sous le bras. Les trois amis échangent des regards silencieux et se rangent derrière le villageois. Ils regardent l'employé qui écrit toujours. Le rôle de l'employé dans cette pièce doit être exécuté par le même acteur. Il apparaîtra à divers endroits de l'action, dans divers rôles, vêtements et tempéraments, mais son visage sera toujours le même – le visage de la bureaucratie, toujours le même, indépendamment de son lieu de travail, de*

*son habillement et de son éducation. Les gens sont nombreux, mais la nature, le visage de la bureaucratie sont les mêmes : impassibles à l'égard de l'homme et de son sort. Et partout où est indiqué Employé, on entendra cet acteur, cet homme-là. Dorénavant, Ivan Antonov se heurtera toujours à lui, au seul et même visage de la bureaucratie.*

LE VILLAGEOIS II : Eh ben, moi... qu'est-ce que je vais faire maintenant ?...

Voilà la peau... (*Dépliant la chose qu'il tenait sous le bras.*)

L'EMPLOYÉ : La peau, je l'ai vue.

LE VILLAGEOIS II : Mais je te dis, moi : j'étais à la barrière, celui-ci (*montrant la peau*) broutait... Et hop, la barrière tombe.

L'EMPLOYÉ : À propos de la barrière, j'ai bien compris.

LE VILLAGEOIS II : Eh ben... un side-car, une charrette et une Moskvitch se sont mis en file pour attendre le passage du train. À ce moment-là, le side-car a fait marche arrière en roue libre et a frappé le cheval. Le charretier fâché est descendu sur la route et a cogné le chauffard. Alors le chauffard fâché est descendu du side-car et a cogné le cheval. Parce que le charretier était trop costaud. Alors le cheval fâché...

JORO : A cogné le chauffard ?

LE VILLAGEOIS II : Non. Le cheval a fait marche arrière et a frappé la Moskvitch. Alors le chauffard qui rigolait jusqu'alors s'est fâché, il est descendu de voiture et a cogné le charretier... Je les regardais faire et je me marrais, les gens sont barjos, que je me disais, ils vont s'entre-tuer pour rien... Comme si j'étais au ciné...

L'EMPLOYÉ : Soyez bref.

LE VILLAGEOIS II : Eh ben... alors le train est passé, la barrière s'est levée et les gars qui se cognaient se sont mis à rigoler. Pourquoi rigolez-vous, que je leur dis, c'est si drôle que ça ? Et eux pointent en haut vers la barrière qui vient de se lever, en se pâmant de rire. Quand j'ai regardé – le mouton y était pendu. Mon mouton. Je l'avais attaché à la barrière pour qu'il ne s'enfuie pas pendant que je regardais se

cogner les gars. Les gars sont partis comme ils le pouvaient, et moi j'attendais que retombe la barrière pour récupérer mon mouton. Je l'ai récupéré, je l'ai dépiauté, voilà sa peau est là, et je me disais au moins je paie pas l'impôt dessus, je voulais dire ça aux gars d'ici...

L'EMPLOYÉ : Je veux un acte, un acte, combien de fois je dois te le dire ? Acte de décès du mouton. Ce n'est pas marqué sur la peau à qui appartenait ce mouton.

LE VILLAGEOIS II : Mais quel acte, voilà la peau, enlevée, séchée ; si mon mouton était vivant, comment il se baladerait sans peau ?

L'EMPLOYÉ : Je ne vais pas m'occuper de toi toute la journée quand même ! C'est fini. On ne peut pas se passer d'acte.

LE VILLAGEOIS II : Mais attends, mon gars, me fais pas ça...

L'EMPLOYÉ : Le travail n'attend pas, il n'y a pas que toi. Replie ta peau et va chercher un acte. Allez !...

LE VILLAGEOIS II : Mais où le chercher cet acte, en ce moment il n'y a d'actes nulle part.

L'EMPLOYÉ (*à Ivan Antonov*) : Pardon, et vous c'est à quel sujet ?

*Le Villageois se met à côté, dans l'attente d'un moment plus propice.*

IVAN ANTONOV : C'est au sujet de l'erreur, car il me semble qu'on a fait une erreur...

L'EMPLOYÉ : Qui ? Quelle erreur ?

IVAN ANTONOV : Ben voilà l'avis. (*Il le lui tend.*)

L'EMPLOYÉ (*sans le prendre*) : Un renard ?

IVAN ANTONOV : Tenez. (*Il tend le procès-verbal.*)

L'EMPLOYÉ (*lisant les deux*) : Je ne vois pas d'erreur.

IVAN ANTONOV : Je ne suis pas en possession d'un mouton. Là est l'erreur.

L'EMPLOYÉ : Et de quoi êtes-vous en possession ?

IVAN ANTONOV : De rien. Je n'ai jamais eu de mouton. Il s'agit vraisemblablement d'un malentendu.

*L'Employé se lève sans hâte, s'approche du classeur d'où il sort un trousseau de clés, ouvre l'un des gros coffres-forts et en retire quelques registres qu'il apporte sur son bureau. Il adresse un regard indulgent à Ivan Antonov – impossible que ce soit une erreur, on ne fait pas d'erreurs ici. Il feuillette les pages...*

L'EMPLOYÉ : Ivan Kirilov Antonov, 73 rue du Tsar Boris ? Linguiste ?

IVAN ANTONOV : Lui-même.

L'EMPLOYÉ : Il y a un mois, vous avez fait tondre votre mouton privé. Il n'est pas recommandé d'induire en erreur les organismes d'État.

IVAN ANTONOV : Écoutez, je n'ai pas de mouton, j'ai fait tondre ma veste, une veste de daim. Elle avait de longs poils, on se moquait de moi et je devais les faire couper. Aussi suis-je allé à la campagne. C'est tout.

L'EMPLOYÉ (*dans un sourire*) : Ne cachez pas votre mouton. Vous ne pouvez pas le soustraire à la loi.

IVAN ANTONOV : Je n'ai rien à soustraire à la loi, croyez-moi. Ce n'était qu'une veste, la voilà, elle est sur moi, je la porte par hasard.

L'EMPLOYÉ : Écoutez, camarade Antonov, ici on ne travaille pas avec des déclarations sur l'honneur. Noir sur blanc, vous avez un mouton et vous êtes obligé de payer votre impôt. Si tout le monde venait à receler un animal dont il est en possession, on ne s'en sortirait plus. Et ne me faites plus perdre mon temps. Si, dans un délai de trois jours, vous ne réglez pas l'impôt en question, nous appliquerons la loi dans toute sa force.

*Il range les registres dans le coffre-fort vert qu'il referme à clé et remet le trousseau dans le tiroir du classeur. Il se rassoit.*

IVAN ANTONOV : S'il vous plaît, mettons-nous d'accord comme des gens intelligents.

L'EMPLOYÉ : Les gens intelligents paient les impôts comme tout le monde.

IVAN ANTONOV : Mais écoutez, les documents ne sont pas des faits. Prouvez-moi que j'ai un mouton.

L'EMPLOYÉ : C'est à vous de prouver que vous n'en avez pas.

IVAN ANTONOV : Moi ? Prouver que je n'en ai pas ?!

L'EMPLOYÉ : Si on se mettait à prouver des faits à chacun, savez-vous où on en arriverait ? Deux cent cinquante mille personnes sont enregistrées chez nous.

IVAN ANTONOV : Mais il n'y en a qu'un qui vous demande de lui apporter des preuves, pas tous.

L'EMPLOYÉ : Maintenant. Aujourd'hui. Et demain ?

IVAN ANTONOV : Quoi demain ?

L'EMPLOYÉ : Et après-demain ? À l'avenir ? Combien seront-ils encore à en demander autant ? S'il y a un précédent, c'est fini !

IVAN ANTONOV : Mais ce n'est pas un mouton, comprenez-moi. C'est une veste ! Vous m'entendez ? Une veste !

L'EMPLOYÉ : Chaque veste a initialement été un mouton. Si vous avez entre-temps transformé votre mouton en veste, ça vous regarde – nous ne rentrons pas dans les affaires privées des citoyens. Mais, là aussi, vous serez obligé de payer votre impôt et vos amendes pour la période où la veste aura été un mouton.

IVAN ANTONOV : Mais dans ce cas, je devrai payer l'impôt sur mon manteau. Lui aussi a été un mouton par le passé.

L'EMPLOYÉ : Mais pas privé. Pas le vôtre. Vous saisissez la différence, non ?

IVAN ANTONOV : Mon Dieu !... Je suis linguiste et non pas éleveur de moutons !

L'EMPLOYÉ : À Ginea, dans l'état de New York, le photographe local avait planté de la marijuana dans le jardin municipal. Arrosée par les autorités communales, en plus. Et il s'était fait un argent fou de cette entreprise... Bien entendu, ce photographe n'a pas payé d'impôt sur la marijuana.

JORO : Mais il n'a pas de mouton. Et n'en a jamais eu. Je le connais depuis tout petit (*il montre avec la main combien petit*) et nous n'avons jamais vu quoi que ce soit de semblable à un mouton – ni chez lui ni chez sa famille. Je vous en prie, c'est ridicule.

EVGUÉNI : Que ferait-il d'un mouton ? Il enseigne à l'université.

JORO : Il n'a même pas de balcon – où d'autre pourrait-il le garder ? Dans un vase peut-être ?

EVGUÉNI : Il y a quelque part une erreur.

*Là-dessus, l'Employé se relève, s'approche du classeur, en sort les clés, ouvre à nouveau le coffre-fort vert à la gueule de lion, retire les registres...*

L'EMPLOYÉ : Ivan Kirilov Antonov, linguiste, mouton privé, tondu le vingt-neuf mars. Un mouton et non une veste. Voilà, c'est marqué noir sur blanc. Dans la case « Observations particulières », c'est noté : « Il le garde dans sa baignoire ». Et plus loin : « But de l'élevage : passe-temps. »

EVGUÉNI : Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Dans sa baignoire ? Pourquoi pas dans un aquarium ? Ça c'est pas noté ?

L'EMPLOYÉ : Est-ce bien votre signature ici ? Et votre numéro de passeport ?  
Délivré le 2 novembre 1966 ?

JORO : Mais vous êtes en train de nous raconter les contes des frères Grimm.  
« Passe-temps ! Il le garde dans sa baignoire !... » Comme s'il s'agissait non pas d'un mouton mais d'un poisson d'or ! Ou d'une méduse !

L'EMPLOYÉ : Ça fait dix ans que je travaille ici et personne n'a réussi à faire échapper son animal à la loi. Vous n'y arriverez pas, vous non plus. Il vaut mieux payer votre impôt.

IVAN ANTONOV : Ce n'est pas tellement un problème d'impôt, c'est un problème de principe. Vous croyez le document ou l'homme ?

L'EMPLOYÉ : Le document. Nous opérons avec des documents. Et les gens, il y en a de toutes les sortes.

IVAN ANTONOV : Et les documents aussi, il y en a de toutes les sortes. Plutôt que de croire les gens, vous croyez le papier. Qui est de mauvaise qualité, en plus.

L'EMPLOYÉ : Je ne suis pas un philosophe mais un percepteur d'impôts. Vous paierez le vôtre, et vos pensées, vous pouvez les faire publier quelque part. Elles ne me regardent pas.

JORO : Mais pourquoi paierait-il l'impôt s'il n'a pas de mouton ?

L'EMPLOYÉ : C'est vous qui le dites.

IVAN ANTONOV : D'accord, faites un contrôle à domicile, venez voir vous-même... Il n'y a rien chez moi.

L'EMPLOYÉ : Bien sûr qu'il n'y a rien. Si vous nous invitez à faire des contrôles, c'est que vous avez préalablement caché votre mouton on ne sait où. Il doit paître en ce moment dans une villa, et nous, on aura beau le chercher...

JORO : Mais nous allons tous les jours chez lui, on l'aurait bien vu ou entendu... Peut-on cacher un mouton ?

L'EMPLOYÉ : C'est bien ce que l'on vous reproche.

JORO : Et vous ? Que faites-vous ? Comprenez-vous ?

L'EMPLOYÉ : Je collecte l'impôt. Et lorsqu'on ne veut pas l'acquitter, ce qui est votre cas, on paie une amende. Qu'y a-t-il à comprendre là-dedans ? Il me semble que c'est plutôt vous qui ne comprenez pas.

IVAN ANTONOV : Mais ça ne concerne que ceux qui en possèdent. Et moi je n'en possède pas, vous ne comprenez pas ? Mon domaine, c'est la linguistique, et non pas l'élevage. Je m'occupe de grammaire, de la phrase complexe mixte. Du sujet, vous voyez ? « Le laboureur laboure. » Qui laboure ? Le laboureur. Le laboureur est un sujet. Il indique celui qui accomplit l'acte dans la phrase. Or, il n'y a pas de mouton, vous comprenez ? Il n'y en a pas.

L'EMPLOYÉ : Le laboureur laboure, mais vous n'avez qu'à payer votre impôt.

JORO : J'en peux plus, ça m'insupporte ! Impossible de lui parler. Je vais lui en coller une... *(Il se jette sur l'Employé.)*

EVGUÉNI : Non mais attends ! Arrête ! *(Il l'attrape.)* Arrête, je te dis !...

JORO : Je vais lui en donner des impôts... ça lui apprendra...

L'EMPLOYÉ : Infirmité corporelle moyenne infligée à un administrateur dans l'exercice de ses fonctions : vous n'échapperez pas à un minimum de trois années d'emprisonnement.

JORO *(essayant de se défaire d'Evguéni)* : Tu veux qu'elle soit moyenne... mais elle sera grave, des plus grave...

EVGUÉNI (*le retenant à peine*) : Mais calme-toi ! Arrête, je te dis ! Tu m'entends ?...

L'EMPLOYÉ : Plus trois années pour faux témoignages – six au total.

JORO : Quels faux témoignages ? Où vois-tu des faux témoins ?

L'EMPLOYÉ : Les voilà devant moi – deux faux témoins.

EVGUÉNI : Je le lâche !...

L'EMPLOYÉ : Mais vous voulez quoi au juste – que tout le monde paie l'impôt sauf vous ? (*Court silence dont profite le villageois à la peau.*)

LE VILLAGEOIS II : Alors ils se sont mis en file – une charrette, un side-car...  
(*Mais il est écarté par Ivan Antonov qui se met devant l'Employé.*)

IVAN ANTONOV : Nous voulons que vous la touchiez. (*Il enlève sa veste.*)

L'EMPLOYÉ : Je ne le souhaite guère.

IVAN ANTONOV : Touchez-la tout de même.

L'EMPLOYÉ : Je ne suis pas là pour toucher.

IVAN ANTONOV : Mais touchez-la tout de même. A-t-elle l'air d'un mouton ?

C'est écrit quelque part que c'est un mouton ? Vérifiez vous-même !... S'il vous plaît !... Voici l'étiquette – regardez !... Regardez aussi dans la poche intérieure, c'est là que les moutons demeurent d'ordinaire. C'est leur endroit préféré. Vérifiez vous-même ! S'il vous plaît !...

JORO (*toujours retenu de force par Evguéni*) : Tu n'as pas à le supplier ! Lâchez-moi que je le supplie un peu !... Il nous fait tourner en bourrique ; faux témoins rien que ça !...

L'EMPLOYÉ : Allez-vous-en ! Immédiatement !... Tout de suite !

JORO : On ne s'en ira pas !

L'EMPLOYÉ : Je répète : sortez de mon bureau !

IVAN ANTONOV : Comment ça, sortir de votre bureau ? Ne lisez-vous pas les journaux ? Ne lisez-vous pas les articles, les discours, les documents, qui disent que moi, l'homme, je suis au centre de tout, et qu'on ne me la fait pas ? Ne lisez-vous pas ?

L'EMPLOYÉ : Ce n'est pas vous personnellement que visent les journaux.

IVAN ANTONOV : Et quoi, s'ils ne me visent pas personnellement ? Peut-être écriront-ils sur moi un jour. Et puis, quelle importance ce qu'écrivent les journaux ?

L'EMPLOYÉ : Absolument aucune. Ils font leur travail, je fais le mien.

EVGUÉNI : Mais le problème c'est que vous ne le faites pas. Vous rendez les gens malades.

IVAN ANTONOV : Vous ne descendez pas du singe comme tout le monde, mais d'un document ! D'un renseignement ! D'une case « Observation particulières » !...

Vos enfants sont eux aussi des documents ! Qu'on froisse, oui, qu'on froisse !...

JORO (*se débattant*) : Lui aussi peut être froissé ! Lui aussi ! Vous allez voir comment !...

EVGUÉNI : Du calme, Joro, il n'est descendu de nulle part et ne descendra jamais...

L'EMPLOYÉ : Je vais appeler la milice !

IVAN ANTONOV : C'est nous qui allons l'appeler !...

L'EMPLOYÉ : La milice !...

*Les trois hommes sortent.*

*Rideau*

*Les trois amis marchent dans le couloir, excités, furieux...*

JORO : Allons voir son chef, il lui apprendra à embêter les honnêtes gens !...

*Soudain, un homme costumé et cravaté surgit devant eux. Il scrute Ivan Antonov, tandis que les autres continuent leur chemin.*

RESPONSABLE I : Pourquoi je n'arrive pas à me rappeler de toi ?

IVAN ANTONOV : Pourquoi ? On se connaît ?

RESPONSABLE I : Tu as un réchaud électrique ?...

IVAN ANTONOV : Pardon ?!

RESPONSABLE I : Un réchaud, je te demande si tu as un réchaud !...

IVAN ANTONOV : Non. Pourquoi ?

RESPONSABLE I : Tout le monde dit ça. On verra bien. (*Il s'en va.*)

EVGUÉNI (*qui est revenu sur ses pas*) : Tu le connais ?

IVAN ANTONOV : Il doit être pas bien, il me demande si j'ai un réchaud.

JORO : N'avoue rien. Le mouton nous suffit pour le moment.

*Rideau*

*Au bout d'une longue errance, les trois hommes arrivent devant une porte.*

IVAN ANTONOV : On entre et on demande, ça ne peut plus continuer comme ça.

EVGUÉNI : Je suis harassé de parcourir tous ces étages, on dirait que j'escalade le mont Everest – de bas en haut, de haut en bas, je suis en nage.

JORO : Allez, qu'est-ce qu'on attend ? Allons demander !...

*De tristes violons jouent à l'intérieur. Le calendrier au mur indique l'année 1955. Dans le coin, croupissent de mornes plantes recouvertes de poussière. La radio déverse une musique à vous fendre le cœur. Derrière le bureau, un homme grisonnant pèle paisiblement une pomme.*

IVAN ANTONOV : Excusez-nous de vous déranger... C'est pour un conseil...

JORO : On veut aller au septième étage.

EVGUÉNI : Pour voir le chef.

IVAN ANTONOV : Mais l'escalier ne va que jusqu'au troisième et s'arrête là. Il est muré.

*Derrière le mur, on entend des machines à écrire, des rires, apparemment il y a des gens qui travaillent...*

EVGUÉNI : On a cherché d'autres escaliers, mais sans résultat. Celui-ci est le seul.

JORO : Seul et muré.

IVAN ANTONOV : Voudriez-vous nous dire comment parvenir au septième étage ?

*L'employé hoche lentement la tête. Il est stupéfait de constater qu'il y a des gens qui veulent aller jusqu'au septième étage. Autant dire sur la Lune.*

JORO : Qu'est-ce qu'il a dit ?

EVGUÉNI : Rien. Il a hoché la tête.

IVAN ANTONOV : Peut-être ne nous a-t-il pas entendus. À cause de la radio. (*À voix haute*) Que n'arrêtez-vous pas la radio ?

L'EMPLOYÉ (*hochant lentement la tête*) : Impossible.

IVAN ANTONOV : Comment ça, impossible ?

L'EMPLOYÉ : Elle est actionnée par la centrale.

JORO : Comment ça, par la centrale ?

L'EMPLOYÉ : Comme le chauffage central.

IVAN ANTONOV : Et elle marche toute la journée ?

L'EMPLOYÉ : Elle marche depuis 1955.

EVGUÉNI : Sans arrêt ?

L'EMPLOYÉ : Sans arrêt.

IVAN ANTONOV : Elle ne vous gêne pas ?

L'EMPLOYÉ : On s'habitue à tout.

IVAN ANTONOV : Écoutez, nous voulons accéder au septième étage.

L'EMPLOYÉ : J'ai bien compris.

IVAN ANTONOV : Par l'escalier, c'est impossible, il est muré, mais peut-être y a-t-il un autre moyen. Voudriez-vous nous dire comment y parvenir ?

L'EMPLOYÉ : Je n'en sais rien.

IVAN ANTONOV : Comment ça, vous n'en savez rien ? Vous travaillez ici, non ?

L'EMPLOYÉ : Depuis 1960.

JORO : Mais comment y allez-vous vous-même ?

L'EMPLOYÉ : Je ne suis jamais allé au septième étage.

IVAN ANTONOV : C'est pas vrai ! N'avez-vous jamais eu envie d'aller... voir... ne vous a-t-on jamais convoqué... au sujet de votre travail ?

L'EMPLOYÉ (*hochant la tête*) : Non.

IVAN ANTONOV : Quinze ans ?!

L'EMPLOYÉ : Et sept mois.

IVAN ANTONOV : Mais les gens sont allés sur la Lune. Ils iront bien sur Mars.

L'EMPLOYÉ : J'en ai entendu parler. Les gens sont fous.

IVAN ANTONOV (*échangeant des regards avec ses amis*) : Excusez-nous de vous avoir dérangé.

*Les trois hommes sortent, mais, poussé par quelque chose, Ivan revient sur ses pas, monte sur une chaise, tend la main et tourne le bouton de la radio qui s'arrête. Ivan regarde l'Employé.*

L'EMPLOYÉ : Mon collègue qui est parti à la retraite en 1960 disait qu'on ne pouvait l'arrêter, car elle était actionnée par la centrale.

IVAN ANTONOV : Comme le chauffage ?

L'EMPLOYÉ : Comme le chauffage.

IVAN ANTONOV : Et jamais en quinze ans vous n'avez essayé de voir si c'était vrai ? Vous n'êtes jamais monté sur la chaise pour tendre la main ? Pendant quinze ans vous avez dormi ici ! Comme dans une toile d'araignée !... Des violons ! De la musique ! Vous risquez tous d'être pulvérisés ! Le jour où il y aurait une restructuration pour vous balayer tous, espèces d'ordures !... (*Il s'en va.*)

L'EMPLOYÉ : Et après ?...

*Ivan sort. L'employé se lève et se dirige vers le public, tout en continuant de peler sa pomme.*

L'EMPLOYÉ : Ça fait quinze ans que je travaille ici. Pendant ce temps, plusieurs restructurations se sont succédé, on a vu défiler des chefs, de nouveaux styles de travail et de nouveaux meubles... mais j'y suis, j'y reste. Et j'y resterai encore. Savez-vous pourquoi ? C'est très simple, les enfants même le savent : parce que quand on joue à la guerre, il y a toujours un seul commandant et les autres sont de simples soldats. Tous les malheurs viennent du fait que personne n'accepte d'être un simple soldat. Eh bien, moi je l'ai accepté. Accepté d'être un simple soldat et laissé les autres se battre pour le privilège de me commander. Tandis que vous vous battez, la vie passe. Ce jeu est éternel et j'y gagne toujours. Je vous dis tout ça parce que lui (*il indique la porte par où vient de sortir Ivan Antonov*) c'est une comète. Durant toutes ces années sont apparus, telles des comètes, bon nombre de collègues qui croyaient pouvoir briller toute la vie, essayant sans cesse de changer les choses,

mais au bout d'un ou deux ans, ils s'éteignaient, et longtemps ça sentait la fumée dans les couloirs... Ils rêvaient tous de changer le monde, d'être des Colomb, des Einstein, des Galilée... Et après ? Ils ne sont plus là. Et moi j'y suis. Et j'y resterai. Savez-vous pourquoi j'y resterai ? Parce que je ne veux rien changer. Et lui (*il montre à nouveau la porte*), qu'il brille ! Qu'il brille – je sens déjà l'odeur de fumée dans l'air.

*Rideau*

*Ivan est allé voir le Suspendu. Celui-ci est accablé de capteurs ; les plumes des oscillographes dessinent des lignes courbes, les appareils notent l'activité du cœur, du cerveau et du reste des organes.*

IVAN ANTONOV : Que se passe-t-il ? Est-ce que ça va ? Qu'est-ce que c'est ?

LE SUSPENDU : Ils sont en train d'enregistrer. Chaque frisson, chaque battement du cœur, chaque soupir... C'est la médecine. Elle enregistre tout.

IVAN ANTONOV : Pour ce qui est d'enregistrer, ils enregistreront. Nous sommes au palmarès de l'enregistrement ; chez nous, toutes les abominations sont rendues publiques. Seulement voilà, on ne vous sortira pas de l'ascenseur. Et à quoi vous servent toutes ces analyses ?

LE SUSPENDU : Ce n'est pas pour moi, c'est pour les gens que tout se fait. Je suis le premier à demeurer suspendu aussi longtemps, comme Gagarine. Ces analyses aideront tous ceux qui resteront suspendus après moi.

IVAN ANTONOV : Si on avait réparé l'ascenseur à temps, il n'y aurait eu nul besoin d'analyses. Et maintenant, grâce à vous, au moins cinq personnes seront promues collaborateurs de recherche émérites. Et vous resterez dans votre ascenseur.

LE SUSPENDU : Vous avez tort. Je reste suspendu ici au nom de l'humanité.

IVAN ANTONOV : Cette humanité n'a qu'à mieux entretenir ses ascenseurs. Mais je me demande comment vous arrivez à tenir le coup. Et vous en parlez calmement, même avec une certaine fierté !...

LE SUSPENDU : L'homme est capable de tout. C'était écrit dans le journal.

IVAN ANTONOV : Ah oui, j'avais oublié que vous receviez aussi des journaux.  
*Entrent Joro et Evguéni.*

EVGUÉNI : T'es passé où, toi ? On t'a cherché partout !...

JORO : Impossible d'accéder au septième étage – on a été partout, pas moyen.

LE SUSPENDU : Auparavant, on y accédait par l'ascenseur. Avant que j'y reste coincé.

IVAN ANTONOV : Et maintenant ?

LE SUSPENDU : Pour aller au septième, il faut descendre au rez-de-chaussée, sortir de cette administration et entrer par l'administration voisine.

JORO : Mais qu'est-ce qu'on va faire là-bas ?

LE SUSPENDU : Par son sixième étage, on accède à notre bâtiment. Par le service de Planification. Ils ont percé une porte à titre provisoire, en attendant qu'on dépanne l'ascenseur. Je ne sais si on va vous laisser passer, mais essayez quand même. Méfiez-vous du portier, tout dépend de lui – ne l'irritez pas, ne portez pas de chapeau devant lui et s'il est question de votre niveau d'études, répondez que vous n'avez fait que trois années de primaire.

EVGUÉNI : Il n'y a pas de petite enveloppe pour lui ?

LE SUSPENDU : Le plus important c'est l'éducation. En aucun cas ne reconnaissez avoir fait plus de trois années d'études primaires. Il ne vous laissera pas entrer.

*Tous trois sortent. Le Suspendu reste assis dans l'ascenseur. Silence. Les plumes des oscillographes notent toujours. Le Suspendu apprend l'anglais.*

*Juste après la sortie des trois amis, le Responsable II fait son entrée. Il a l'air intrigué et pensif. Il porte deux réchauds dans les bras.*

RESPONSABLE II : Pourquoi je n'arrive pas à me rappeler qui c'est ?... Où travaille-t-il déjà ? Au service « Nageurs » ?... Non, je les connais tous là-bas... Où travaille déjà celui-là, où ?... Pourquoi je n'arrive pas à me rappeler ?...

*À ce moment, reviennent Ivan Antonov, Evguéni et Joro. Le Responsable II arrête d'abord Ivan qui entre le premier.*

LE RESPONSABLE II : On t'a donné des instructions ?...

IVAN ANTONOV : Quoi ?... C'est à moi que vous parlez ?

LE RESPONSABLE II : On t'a déjà donné des instructions ?...

IVAN ANTONOV : Non. Quelles instructions ?

LE RESPONSABLE (*content*) : J'aurai ta peau. (*Vers Joro qui entre après Ivan*) Et la tienne... (*Vers Evguéni qui entre après Joro.*) Et la tienne... (*Il sort.*)

JORO : C'est ton « ami ». Il répare des réchauds, dirait-on.

EVGUÉNI : Il voulait visiblement insinuer quelque chose.

IVAN ANTONOV : Mais je ne le connais pas du tout. Il ne va pas bien cet homme.

JORO : Parce que nous, on va très bien. On pète la forme. Devant nous brille le blé<sup>4</sup>, n'est-ce pas ? On est devenu dingue à force de parcourir tous ces couloirs !...

LE SUSPENDU (*depuis l'ascenseur*) : Alors, il ne vous a pas laissés entrer ?

JORO : Comment voulez-vous qu'il nous laisse entrer, puisque Ivan lui a dit qu'il enseignait à l'université ?... « J'enseigne à l'université », qu'il a fait.

IVAN ANTONOV : Pourquoi ? Est-ce un crime ? Il a osé me demander si je comprenais le bulgare, et vous voulez que je me taise ? Parce qu'il n'a fait que trois années de primaire !...

JORO : Allons donc, moi qui n'enseigne pas à l'université, je peux me rhabiller, c'est ça ? Nous qui n'enseignons pas, nous pouvons crever. Partout, tu ne dis que ça : j'enseigne, j'enseigne. On risque de traîner ici jusqu'à demain avec ce genre d'enseignant. Si tu lui avais répondu que tu étais en train d'apprendre l'alphabet, on aurait déjà réglé l'affaire.

---

<sup>4</sup> Vers extrait d'une chanson des premières années du communisme, chantée pendant les « brigades » (travail non rémunéré auquel participaient tous les jeunes Bulgares). (NdT)

LE SUSPENDU : Attendez, j'ai compris que vous voulez aller au septième, mais ce n'est pas comme ça que ça marche. Puisque j'observe tout.

EVGUÉNI : Comment alors ?

LE SUSPENDU : Le septième, c'est trop haut. Ici, il faut évoluer par étapes – le premier, le deuxième, le troisième... Ici c'est comme ça.

JORO : Allons-y alors, sinon je vais péter un câble.

*Rideau*

*Deux bureaux. Des plantes dans des boîtes de conserves. Un employé et une employée. L'employé se regarde en cachette dans un miroir de poche. Sa collègue est en train de travailler. Soudain, l'employé bondit comme un fou, renversant sa chaise et se jetant sur le classeur. Il sort fiévreusement de sa poche son trousseau de clés et il l'ouvre. La portière tombe avec fracas, il se penche à la vitesse de l'éclair et... il verse le café prêt dans deux tasses.*

L'EMPLOYÉ : Il a failli déborder... Je pensais à autre chose... Tiens... *(Il tend l'une des tasses à l'employée.)* Mais ce réchaud est puissant, pas comme l'ancien : le temps de l'allumer, et le café se sauve... *(Il boit avec délice.)* Magnifique... Ce café est divin... Et toi, tu as toujours peur. Si on ne faisait que ce qui est permis, la vie serait un véritable désert... Détends-toi, Dermendjjeva... Faut pas être comme ça... Et puis, il y a un extincteur dans le coffre-fort... J'ai pris toutes les mesures... Dermendjjeva, on dirait que tu observes tous les dix commandements, hein ? *(Il rigole.)*

*Joro surgit dans le bureau, l'employé couvre aussitôt sa tasse avec un dossier. La tasse de Dermendjjeva reste intacte.*

JORO : Bonjour !

L'EMPLOYÉ : Bonjour, bonjour... C'est à quel sujet ?

JORO : Au sujet d'Ivan Antonov.

L'EMPLOYÉ : Le linguiste ?

JORO : Oui.

L'EMPLOYÉ : Vous êtes spécialiste de la phrase complexe mixte ?

JORO : Oui.

L'EMPLOYÉ : Mais vous avez acheté une veste ? Poilue ? Aussi avez-vous dû la faire tondre.

JORO : Tout à fait.

L'EMPLOYÉ : Et maintenant on veut vous faire payer l'impôt ? Hier encore vous étiez un citoyen tout à fait normal et aujourd'hui tout le monde est persuadé que vous recelez un mouton ?

JORO : Exactement.

L'EMPLOYÉ : Et vous n'en recelez pas ?

JORO : Il n'a rien à receler, je le connais depuis tout petit. Il n'a jamais élevé de moutons. Il lisait des bouquins à longueur de journée.

L'EMPLOYÉ (*machinalement*) : Oui, oui. Le livre est une fenêtre sur le monde. Je comprends... Qui est là ?

*À ce moment, Evguéni entre d'un pas tout aussi énergique, suivi d'Ivan Antonov.*

EVGUÉNI : Il ne supporte pas les moutons, il en éprouve une révolusion organique, une allergie.

IVAN ANTONOV : C'est une erreur, un malentendu, comprenez-vous ? Et personne ne veut le croire.

L'EMPLOYÉ (*à Joro*) : C'est qui ces camarades ?

EVGUÉNI : Ses amis.

L'EMPLOYÉ : De qui ? Les amis de qui ?

EVGUÉNI : De lui. D'Ivan Antonov. Il a grandi sous nos yeux. S'il avait eu un mouton, on s'en serait aperçu.

L'EMPLOYÉ (*au bout d'un bref silence*) : Écoutez, camarade Antonov. C'est bien vous Antonov, n'est-ce pas ?

IVAN ANTONOV : C'est moi.

L'EMPLOYÉ : Oui. Écoutez, camarade Antonov, avez-vous une idée, fût-elle sommaire, de notre élevage national ?

IVAN ANTONOV : Aucune. Ma vie est passée un peu à l'écart de ce genre d'activité.

L'EMPLOYÉ (*soucieux*) : Nous rencontrons de sérieux problèmes, camarade Antonov, je dois bien l'avouer. Nous devons augmenter considérablement le nombre des animaux... Conquérir de nouveaux terrains, régler le problème des fourrages... et celui des cadres – l'exode rural nous a laissés sans éleveurs. Il n'y a plus personne pour faire pâître...

IVAN ANTONOV : Je vois.

L'EMPLOYÉ : Nous importons des animaux racés de l'étranger... Nous expérimentons la triple traite... Bien sûr, les succès sont plus nombreux que les échecs. Il n'y a pas longtemps, nous obtenions d'une brebis 28 litres de lait par an. Nous en obtenons actuellement 67. La grande majorité de nos éleveurs de moutons ont fait des études secondaires. Certains suivent des cours du soir... Mais... ça ne règle pas les problèmes. Il reste plein de choses à faire, camarade Antonov, on a du pain sur la planche. La présente étape est décisive – avoir un élevage national ou non. Saisissez-vous le caractère particulier de cette étape ?

IVAN ANTONOV : Écoutez, peut-être m'avez-vous mal compris : je suis là au sujet d'une veste. Vous voyez ?... À propos de laquelle on me demande de payer l'impôt...

L'EMPLOYÉ (*déçu*) : Camarade Antonov !... Vous êtes un homme intelligent. Ça ne se fait pas !... Nous ne devons pas répéter les fautes du passé, où, sous-estimant les dimensions de masse de l'élevage, nous avons exterminé du bétail pour rendre égales la campagne et la ville.

IVAN ANTONOV : Peut-être suis-je intelligent, mais je ne comprends toujours rien. Je ne comprends pas ce que j'ai à voir avec les dimensions de masse de l'élevage. Je viens vous voir à un autre sujet.

L'EMPLOYÉ : Camarade Antonov, le problème est que, à un moment pareil, chaque mouton compte pour nous. Même s'il s'agit d'un seul et unique mouton, on mise beaucoup sur lui aussi. Nous n'avons pas le droit de rayer à la légère un

mouton entier. Nous misons sur le vôtre aussi, je ne vous cache rien : il fait aussi partie du total.

IVAN ANTONOV : Mon mouton ?

JORO : Son mouton ?

EVGUÉNI : Le mouton d'Ivan ?

L'EMPLOYÉ : Le vôtre. On a calculé combien de lait, de laine et de viande il donnera. On compte dessus.

IVAN ANTONOV : On a déjà calculé ça ?!

L'EMPLOYÉ : Les enfants attendent son lait, camarade Antonov. Votre enfant, mon enfant, leurs enfants... (*Il montre Evguéni et Joro.*) Les en priveriez-vous ?

IVAN ANTONOV : Les priver de quoi ?!...

JORO : Mais attends donc, quels enfants ?

L'EMPLOYÉ : À un moment aussi décisif, chacun doit donner son apport.

IVAN ANTONOV : Et le mien, c'est le mouton ?

L'EMPLOYÉ : Je sais, je sais que c'est dur. L'élevage d'un mouton dans des conditions urbaines est un véritable calvaire. Mais... nous ne sommes pas seuls !... Nous avons reçu un livre !... (*Il le montre.*) *La méthode chimique de la tonte des moutons*, qui parle d'une invention très intéressante. On ajoute certaine dose de cyclophosphamite dans la nourriture des moutons. Six jours après, leur toison tombe d'elle-même !!!...

IVAN ANTONOV : C'est pas vrai !...

L'EMPLOYÉ : Cette méthode est absolument inoffensive pour les animaux et la laine. Elle a été expérimentée avec succès sur des lapins également. Vous n'avez pas de lapins ?

*Ivan réfléchit un moment à ces mots de l'Employé.*

JORO : Non ! Non !... Non !...

L'EMPLOYÉ : D'accord, juste un mouton alors. Dommage. Le seul problème qui demeure, c'est qu'après la chute de la laine, les animaux sont complètement nus et doivent être tenus au chaud pendant près de trois semaines. Mais ce n'est pas bien

grave non plus, car on vient de régler juridiquement le problème de la rémunération des gens qui font paître le bétail privé.

JORO : On l'a enfin réglé, alors ?

L'EMPLOYÉ : Oui.

JORO : Donc il peut d'ores et déjà embaucher quelqu'un pour faire paître son mouton dans le jardin en face de l'université, tandis qu'il donne ses cours ?

L'EMPLOYÉ Naturellement.

IVAN ANTONOV : Et je pourrai le contrôler de temps en temps pendant mes pauses ?

EVGUÉNI : Mais c'est formidable, dites donc ! Est-ce qu'on lui donnera un imperméable ?

JORO : Et une radio ?

IVAN ANTONOV : Bon, je pourrai embaucher un berger, on me donnera un imperméable, j'ai déjà les indications méthodiques, il ne reste qu'un détail – vous savez quoi ? Acquérir un mouton. Mais vu la situation, je ferai des pieds et des mains pour en trouver un.

L'EMPLOYÉ : Ne dites pas ça, camarade Antonov, vous êtes un homme intelligent. Vous devez être fier de votre mouton, et non pas essayer de le receler.

IVAN ANTONOV : J'en suis fier. Fier. Mais je n'en ai pas, comprenez-moi. Dans quelle langue vous l'expliquer ?

L'EMPLOYÉ : Même si vous n'en aviez pas. Vous êtes obligé d'en acheter un et de l'élever. Nous avons parlé des migrations de la population, des terrains de montagne, des massifs de pâturages, des erreurs du passé... C'est là qu'on voit l'implication sociale de chaque citoyen, ainsi que sa maturité. Et vu le mouton existant, ce qui est votre cas, je n'en reviens pas tout simplement !... Qui plus est, vous éduquez la jeunesse, vous instruisez les étudiants. La question se pose de savoir ce que vous leur apprenez... Ce n'est pas bien ça, camarade Antonov, c'est même grave... Et ces deux personnes, ces deux beaux jeunes gens, qui sont sous votre influence... Où allez-vous, camarades ?... Pour prouver qu'il n'a pas de

mouton ? Peut-être élevez-vous des moutons de manière illégale, vous aussi ?...

Peut-être faites-vous le commerce illégal de laitages ?...

JORO : Cet homme nous enverra au gibet. Complètement innocents.

L'EMPLOYÉ : Je vous y enverrai !...

*Les trois amis sortent.*

DERMENDJIEVA (*tout bas*) : N'avez-vous pas compris qu'il n'a pas de mouton ?

L'EMPLOYÉ (*stupéfait*) : Quoi ?!

DERMENDJIEVA : Il n'a pas de mouton.

L'EMPLOYÉ : Oh ! Dermendjieva, vous avez enfin parlé !... Et vous entendez ce que vous dites ?

DERMENDJIEVA : Oui, je viens de dire qu'il n'a pas de mouton, ça saute aux yeux.

L'EMPLOYÉ : Il n'a pas de mouton ? Vous allez bien, Dermendjieva ?

DERMENDJIEVA : Oui, très bien.

L'EMPLOYÉ : Parce que vous racontez des choses...

DERMENDJIEVA : À mon avis, il n'y a rien à dire, il faut tout simplement réparer l'erreur.

L'EMPLOYÉ : Mais pourquoi répétez-vous tout le temps « l'erreur, l'erreur » ? Qui a fait une erreur ? Et pourquoi serait-ce une erreur ? Et comment pouvez-vous être si sûre qu'il n'a pas de mouton ?

DERMENDJIEVA : Je le crois tout simplement.

L'EMPLOYÉ : Ah ! elle le croit ! Mais nous ne travaillons pas dans une église. Je n'ai rien à faire de cette croyance ! A-t-on fait des recherches dans le secteur ? Oui. A-t-il signé de sa propre main ? Oui. Le numéro du passeport concorde-t-il ? Oui. Et vous me parlez de croire.

DERMENDJIEVA : Alors pourquoi nous incite-t-on sans arrêt à croire aux gens, alors que personne n'y croit ?

L'EMPLOYÉ : Elle ne va pas bien... Ça fait tant d'années qu'elle travaille ici : calme, docile, on n'a jamais entendu sa voix, et tout à coup... Dermendjieva, et si vous sortiez un peu prendre l'air ?... Hein ?

DERMENDJIEVA : Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais très bien. (*Elle sourit avec amertume.*) On se tait pendant tant d'années, et lorsqu'un jour on décide de dire ce qu'on pense, on est forcément fou.

L'EMPLOYÉ : Ah, Dermendjieva !... S'il vous plaît !

DERMENDJIEVA : Quand les poissons parlent, c'est toujours un événement exceptionnel, n'est-ce pas ? Pour l'unique raison qu'il est admis qu'ils se taisent.

L'EMPLOYÉ : Alors c'est comme ça, Dermendjieva ? Tiens, tiens !... Et moi qui croyais que vous n'alliez pas bien.

DERMENDJIEVA : Bien sûr que je ne vais pas bien. Si vous étiez un peu plus intelligent, vous vous seriez aperçu depuis longtemps que pendant toutes ces années ici, je ne me sentais pas bien. J'étais sous vos yeux pourtant.

L'EMPLOYÉ : Il me semble que vous irez de plus en plus mal dorénavant.

DERMENDJIEVA : Connaissez-vous la blague : « Si un matin, quand tu as soixante ans, tu te réveilles sans ressentir aucune douleur, c'est que tu es mort. » En un certain sens, ça concerne tout le monde, pas seulement les sexagénaires.

L'EMPLOYÉ : Et moi je préfère ne pas avoir mal. Ni à soixante ans ni avant.

Encore une chose : à votre place je ne raconterais pas de blagues au travail, en tout cas devant des personnes étrangères au service.

DERMENDJIEVA : Parlant de blagues, celle du mouton était plus drôle.

L'EMPLOYÉ : Dermendjieva, vous dépassez les limites !

DERMENDJIEVA : Il fallait bien le faire un jour. Il était écrit que ça arriverait aujourd'hui.

L'EMPLOYÉ : On ne dépasse pas les limites impunément, Dermendjieva !...

DERMENDJIEVA (*avec ironie*) : Vous parlez comme quelqu'un qui en a dépassé des centaines.

L'EMPLOYÉ : Je parle comme quelqu'un qui a été témoin de ce qui s'est passé après.

DERMENDJIEVA : Et moi, j'en ai assez d'être témoin ! Nous sommes devenus trop nombreux, nous les témoins ; parfois je me crois dans un stade. Je veux participer, moi aussi.

L'EMPLOYÉ : À quoi, Dermendjieva ?

DERMENDJIEVA : Peut-être achèterai-je un mouton moi aussi. Je veux l'élever.

L'EMPLOYÉ : C'est une blague ?

DERMENDJIEVA : Je me joindrai à eux. Car vous ne ferez rien pour régler leur problème. Je vous connais bien.

L'EMPLOYÉ : Vous voulez vous joindre à eux ?! Devenir un cheval de Troie ?! Vous opposer à vos collègues ?!

DERMENDJIEVA : Vous l'avez deviné.

L'EMPLOYÉ : « Le monastère est trop étroit pour mon âme »<sup>5</sup>, hein ?... Allez-y, Dermendjieva, « le chemin est effrayant mais glorieux »<sup>6</sup>. Et si vous perdez votre travail, vous n'avez qu'à me rappeler, on trouvera quelque chose. On est humains, après tout.

DERMENDJIEVA : Je vous remercie par avance. (*Elle sort.*)

*Une haute table étroite, comme dans les bistrot où l'on boit du café debout. Debout autour de la table, les trois amis boivent du café. Dermendjieva entre.*

DERMENDJIEVA : J'ai décidé de me joindre à vous, car il ne fera rien pour régler votre problème. Je le connais bien.

JORO : Il ne manquait plus qu'une femme à notre groupe d'amis ! Où avez-vous la tête pour faire ça ? Vous feriez mieux de retourner à votre bureau, tant qu'il est encore temps !...

---

<sup>5</sup> Extrait du poème « Levski » du classique bulgare Ivan Vazov. Vassil Levski, qui était diacre, quitte le clergé pour se consacrer à la lutte pour l'indépendance de la Bulgarie au XIX<sup>e</sup> siècle. (NdT)

<sup>6</sup> Extrait du poème « Les adieux de 1868 » de Christo Botev. (NdT)

DERMENDJIEVA : Je ne sais pas où j'avais la tête pour y avoir déjà passé tant de temps.

EVGUÉNI : Non, sérieux, pensez-y. Vous travaillez ici. Ce n'est pas une mince affaire.

DERMENDJIEVA : Y penser ?... Savez-vous combien d'années cela fait que j'y pense ?... La moitié de ma vie est passée, les années se sont envolées quelque part, je ne les compte même plus... Le matin on se fait réveiller par l'enfant des voisins, ils le battent encore pour quelque raison, et la cause, c'est que leur logement est trop étroit et ils se rentrent dedans tout le temps, ensuite on se fait marcher sur les pieds dans le tram, le concierge te prend la tête parce que tu es en retard, le feuilleté au fromage, que tu ingurgites quatre à quatre dans les escaliers, est froid, tu as l'impression de manger du mica, tu parcours en cachette la revue *Paraleli*<sup>7</sup>, tu arroses les plantes, tu inspires et tu attaques : affaires, dossiers, tu écris, tu te tais, et lorsque tu regardes par la fenêtre, tu as toujours l'impression que des pigeons volent dehors et, sans t'en rendre compte, tu agites les bras, toi aussi, mais tu les relâches pour replonger dans tes affaires... Et dehors il neige déjà, la neige recouvre les feuilles, comme si, hier encore, c'était le printemps et qu'on ne s'était pas endormi pendant les nuits chaudes, attendant qu'il se passe quelque chose, que quelqu'un arrive... Après, c'est à nouveau le printemps, l'été te file entre les doigts, les années passent... On te trompe dans la rue, on te ment autour d'une tasse de café, on t'emmène au cinéma, mais personne ne te parle, personne ne t'écoute non plus, on ne fait que tendre les bras... Ton collègue veut coucher avec toi, mais il n'y a en lui rien qui t'attire : il n'est ni beau ni intelligent ni idiot, rien – il est plat et peureux, il porte des chaussettes noires et le maximum qu'il te propose, c'est d'écouter des disques... Alors qu'il n'en a pas ... Est-ce ça, la vie ? Est-ce ainsi que vit tout le monde ?... Déjeuner à la cantine, viande aux pommes de terre, « êtes-vous au courant que la femme d'Ivanov sort avec un dentiste ? », puis du riz au lait au dessert et « on trouve en ce moment dans les magasins des chaussures de luxe, mais

---

<sup>7</sup> La revue hebdomadaire *Paraleli* (Les Parallèles), éditée par l'Agence télégraphique bulgare (BTA), était très appréciée car elle publiait des articles de la presse étrangère un peu « *people* ». (NdI)

c'est trop cher ! », « peu important les chaussures : ce Gueorguiev est un bon à rien, on se demande pourquoi on le garde encore... » Puis rebelote : affaires, dossiers, on te marche à nouveau sur les pieds dans le tram. Ça dure des années, la vie est passée, je ne suis devenue ni Marie Curie ni Sophia Loren, ni même une femme capitaine de bateau. Enfant, je rêvais d'être un oiseau... Je volais, je volais toujours dans mes rêves... (*Silence.*) Et vous me proposez de retourner au bureau. Merci, je ne veux pas. Celui qui le veut n'a qu'à postuler. Le salaire est correct, les collègues sont humains, le travail pas trop stressant. Y a-t-il des candidats ? Si oui, ils n'ont qu'à se présenter, ma place est libre.

*Les trois amis se taisent. Dermendjieva les regarde et sourit d'un air coupable.*

DERMENDJIEVA : N'ayez pas peur, d'habitude je me tais. Mais maintenant c'est arrivé comme ça. Une fois en dix ans, ce n'est quand même pas beaucoup, non ? Une fois tous les dix ans, c'est pas trop.

*Rideau*

*Tous les quatre continuent leur chemin à travers l'administration. Ils s'arrêtent devant une porte.*

DERMENDJIEVA : On y est. C'est là. Cet homme est très intelligent, impossible qu'il ne nous comprenne pas.

EVGUÉNI : C'est ce qui me fait peur.

DERMENDJIEVA : S'il pouvait nous aider, il le ferait. J'en suis sûre.

IVAN ANTONOV : Alors on y va ! (*Ils entrent.*)

*Un enfant joue sur le plancher de la pièce couvert de quelques tapis. Une cuisinière, des casseroles d'où s'échappe de la vapeur. Un lit avec tablettes, quelques chaises, une armoire, une télévision, un réfrigérateur, des photos de famille sur les murs, un calendrier, une table couverte d'une nappe diapnée, un set d'assaisonnement (sel, poivre, huile, etc.). Une femme portant un tablier blanc épluche des pommes de terre – une famille véritablement idyllique.*

LA FEMME AU FOYER : Bonjour. Entrez... entrez... (*Elle les fait asseoir sur les chaises.*) Et vous, vous pouvez vous asseoir sur le lit... Excusez-nous, c'est un peu étroit chez nous, et puis on n'a pas assez de chaises... C'est comme ça quand on vit dans une seule chambre... J'ai commencé à éplucher des pommes de terre, c'est pour mon ragoût... (*Elle enlève son tablier.*) Mirtcho, va servir des chocolats à nos invités...

*Ceux-ci sont complètement déconcertés. L'enfant s'approche de l'armoire d'où il retire une boîte de chocolats, il en offre aux invités, remet la boîte dans l'armoire et continue de jouer par terre avec son petit camion. Silence embarrassant ; les invités ne savent plus quoi faire.*

LA FEMME AU FOYER : On dirait que le temps va empirer...

EVGUÉNI : Oui, il commence à faire froid.

IVAN ANTONOV : Bientôt l'hiver...

JORO : Oui, les feuilles tombent... (*Il ajoute pour plus de clarté :*) des arbres.

LA FEMME AU FOYER : L'année dernière on a eu de ces pluies...

IVAN ANTONOV : Oui, qu'est-ce qu'il a plu l'année dernière ! (*Tout le monde se tait.*)

*Silence.*

DERMENDJIEVA (*essayant de mettre fin au silence embarrassant*) : Il est très mignon, votre petit. Comment t'appelles-tu, jeune homme ? (*Le jeune homme se tait.*)

LA FEMME AU FOYER (*les yeux soudain embuées de larmes*) : Officieusement, Tsvetomir.

DERMENDJIEVA : Comment ça, officieusement ? Et officiellement ?

LA FEMME AU FOYER : Officiellement, il n'a pas de nom.

IVAN ANTONOV : Comment ça, il n'a pas de nom, puisqu'il en a un ?

LA FEMME AU FOYER : On m'a refusé de l'inscrire sous ce nom. Il ne figure pas sur la liste.

DERMENDJIEVA : Comment ça, ils ont refusé ? Sur quelle liste ?

LA FEMME AU FOYER : À l'état civil, il y a une liste des bons prénoms. Il faut absolument que le prénom figure dedans. Sinon l'enfant ne sera pas inscrit. Nous avons déjà choisi son prénom à la maternité, comment pouvions-nous y renoncer ? On a eu beau supplier – peine perdue : il ne figure pas dans la liste. Et l'enfant est resté sans nom. Officiellement. Et il n'est inscrit nulle part – comme s'il n'existait pas.

DERMENDJIEVA : Excusez-nous... qui aurait pu imaginer que...

LA FEMME AU FOYER : Il n'y a pas de mal, je m'y suis habituée.

DERMENDJIEVA : Et auparavant, ce bureau n'était pas celui d'un certain Yanakiev ? C'est bien ici que se trouvait sa division ?

LA FEMME AU FOYER : Ça fait cinq ans que nous habitons ici, mais je ne connais aucun Yanakiev. Peut-être qu'il a travaillé ici avant nous.

DERMENDJIEVA : Comment ça, cinq ans ? Vous habitez ici ?!

LA FEMME AU FOYER (*expliquant de manière tout à fait naturelle*) : Oui. Notre maison a été démolie car il fallait élargir la rue ; on nous a promis de nous reloger dès que possible, mais vous savez bien que c'est toujours la pénurie des logements, il y a des familles qui sont prioritaires... On nous a proposé des chambres, mais toujours dans des maisons vouées à la démolition, et où que nous allions, on détruisait la maison deux semaines après, pour nous envoyer dans une autre qu'on finissait par démolir. En ce moment, on élargit beaucoup les rues. Donc nous vivions principalement sur la route entre deux logements. Mais quand notre enfant est né, nous ne pouvions plus voyager et nous sommes arrivés ici, devant la porte... Ça ne pouvait plus attendre. Alors on nous a donné ce bureau à titre provisoire, jusqu'à ce que notre problème soit réglé.

IVAN ANTONOV : Mais c'est une administration, comment faites-vous pour y vivre ?!

LA FEMME AU FOYER : On a pris l'habitude. Ça a même quelques avantages – quand on a besoin d'une attestation ou d'un renseignement, c'est à portée de la main. Quand je fais mes courses, les employés des bureaux voisins remuent mon

plat pour qu'il ne brûle pas, ils surveillent mon fils... Nous avons de bons voisins, je n'ai pas à me plaindre... Mon mari a du mal à s'y faire, il est comme ça, mais il commence à être satisfait, lui aussi ... Bref, nous sommes contents. Et votre Yanakiev, ce n'est pas quelqu'un aux yeux noirs, de taille moyenne, et... qui cligne souvent des yeux...

DERMENDJIEVA : Oui, c'est bien lui.

LA FEMME AU FOYER : Il est à l'étage du dessus, juste au-dessus de chez nous. Une fois, il est venu ici, après avoir senti l'odeur de menthe – il adore la menthe depuis tout petit... J'avais préparé des haricots blancs en sauce, je lui ai servi une assiette... Vous voulez bien déjeuner avec nous, le ragoût va être prêt...

IVAN ANTONOV : Non, merci, on doit voir Yanakiev.

LA FEMME AU FOYER : Bon, comme vous voulez, mais c'est bientôt prêt...  
*Evguéni, Dermendjieva et Ivan Antonov sortent. Joro, qui entre-temps s'est mis à jouer avec Mirtcho – ils poussent le petit camion – reste dans la pièce, sans que les autres s'en rendent compte. Ivan Antonov revient peu après.*

IVAN ANTONOV : Alors, mon vieux !

JORO : Je reste ici.

IVAN ANTONOV : Comment ça, tu restes ici ?

JORO : J'aime le ragoût. Depuis tout petit. C'est mon plat préféré.

IVAN ANTONOV : Mais on allait voir Yanakiev, non ?

JORO : Je ne viens pas.

IVAN ANTONOV : Comment ça, tu ne viens pas ? Si tu as faim, on peut t'attendre.

JORO : Non.

IVAN ANTONOV : Allez, Joro, ne rigole pas. Nous y allons pour prouver la vérité, pour faire comprendre que je n'ai pas de mouton, n'est-ce pas ?... Comment ça, tu ne viens pas ?

JORO : Je suis fatigué. Fatigué de marcher, d'apporter des preuves, de faire des scandales, de gravir des escaliers. Fatigué d'arpenter ces couloirs à la poursuite de la

vérité, je n'ai plus envie de marcher, je suis crevé. J'ai quarante-deux ans, je ne suis plus jeune, je voudrais bien avoir une famille, des enfants, une femme qui m'accueille en tablier à la maison... Et le temps passe ; nous arpentons ces couloirs à la poursuite du mouton et on ne sait pas quand on s'en sortira et si jamais on s'en sortira... Je sais bien, je suis ton ami d'enfance, mais je suis aussi un homme, je veux, moi aussi, vivre comme les hommes. On ne vit qu'une fois.

IVAN ANTONOV : Encore un effort, plus qu'un étage !...

JORO : Un seul. Et ensuite ?... Combien d'étages avons-nous parcourus jusqu'à présent ?... Non, je n'ai pas de force même pour un demi-étage. Je ne veux pas. Je mange un peu de ragoût et je m'en vais.

IVAN ANTONOV : Tu as bien compris que l'homme en question est intelligent, il va bien nous aider. Ne nous plante pas comme ça, à mi-parcours.

JORO : Ce parcours est sans fin. Je ne veux pas le suivre au point d'être complètement vanné. La vie passe ; je veux bien vivre comme un être humain.

IVAN ANTONOV : Comme qui ? Telle est la question, non ?

JORO : Comme un homme normal. Comme un homme tout à fait normal. Est-ce ma faute que tu t'es acheté une veste de daim ? Tu poursuis ta vérité, moi je poursuis la mienne. Je ne suis pas un héros, je ne veux pas être Giordano Bruno, je veux rester un homme des plus ordinaire. J'y ai droit.

IVAN ANTONOV : Un jour, tu recevras un avis, toi aussi. Que feras-tu alors ?

JORO : Laisse-moi tranquille ! (*Il s'assoit sur le lit.*)

IVAN ANTONOV : Je ne suis pas non plus un héros, je ne suis pas Giordano Bruno, mais on ne peut pas traiter les gens comme ça. Tu ne vois pas le résultat ? Nous marchons, nous prouvons, nous expliquons, nous jurons nos grands dieux – peine perdue. Tout ça, c'est du vent ! Alors, tant d'années de travail – thèse, livres, sensibilité, principes, toute notre vie – ça n'a pas d'importance, c'est rayé d'un coup de crayon. Uniquement parce que quelque chose est inscrit quelque part ! Il s'avère qu'une simple inscription est capable de mettre notre vie sens dessus dessous. Peu importe si c'est vrai ou pas. Et nous n'y pouvons rien ! Non, ce n'est pas vrai, je n'y

crois pas. Je ne suis pas d'accord. Et jamais je ne le serai. Toi non plus. Tu ne comprends pas ? Tu ne peux pas être d'accord. Sinon demain, quand nous nous regarderons dans le miroir, il se peut qu'un bêlement sorte de notre bouche. Tu comprends ? Un bêlement ! Allez, lève-toi. Allons-y. Tu m'entends, Joro ?

JORO : Je suis fatigué.

*Ivan Antonov le regarde, puis il se tourne vers le public et regarde les spectateurs. Derrière lui, la Femme au foyer regarde le public, elle aussi. L'enfant les regarde lui aussi. Joro également. Les lampes s'allument peu à peu. Lorsque la salle est complètement éclairée, Ivan Antonov sort.*

## ACTE DEUXIÈME

*Le Suspendu dans son ascenseur est renfrogné. Sa femme, silencieuse, est assise sur son sac en contrebas. Les affaires vont visiblement mal.*

LE SUSPENDU : Mais tu vas me rendre fou ! Pourquoi tu ne dis rien ?

L'ÉPOUSE : Parfois, il vaut mieux se taire plutôt que de parler.

LE SUSPENDU : Ça suffit les sentences orientales ! Tu vois bien ma situation...

Vas-y, parle !... Il s'est marié ?

L'ÉPOUSE : Non.

LE SUSPENDU : Quoi, alors ?

L'ÉPOUSE : On veut te licencier.

LE SUSPENDU : Moi ? Pourquoi ?

L'ÉPOUSE : Pour non-présence au travail.

LE SUSPENDU : Quel cynisme ! Comment être présent ? Ils se paient ma tête ou quoi ? Ils savent très bien que je suis coincé dans l'ascenseur, non ?

L'ÉPOUSE : Ils ont dit : « Mais il se peut qu'il reste à jamais dans cet ascenseur.

Qu'est-ce qui nous garantit qu'il en sortira ? »

LE SUSPENDU : Non mais ! Est-ce que je reste dans cet ascenseur pour mon agrément ? Je subis des privations... je souffre... j'aide la science... Ça va pas ?

L'ÉPOUSE : Ils ont dit : « C'est vrai, mais quoi qu'il en soit, il ne vient pas au travail. Il reste suspendu. Ce n'est pas notre faute si l'ascenseur est coincé, le travail c'est le travail, il n'attend pas. »

LE SUSPENDU : Mais je finirai bien par m'en sortir, je ne vais pas m'éterniser ici quand même. Tu leur as dit ça ?

L'ÉPOUSE : Oui.

LE SUSPENDU : Et alors ?

L'ÉPOUSE : Ils ont répondu : « On va attendre deux ou trois mois. Mais pas plus. S'il ne revient pas à l'issue de ce délai... »

LE SUSPENDU : Quoi ?

L'ÉPOUSE : Tu devras démissionner par consentement mutuel.

LE SUSPENDU : Mais je ne suis pas d'accord, moi ! Il ne peut pas être mutuel ce consentement, puisque je ne suis pas d'accord !

L'ÉPOUSE : Ils ont dit : « Il finira bien par consentir, il n'a pas le choix. »

LE SUSPENDU : Apporte-moi *Et l'acier fut trempé*<sup>8</sup> !...

*Le Suspendu devient pensif. Sa femme se tait, elle aussi.*

*Rideau*

*Le bureau de Yanakiev. L'employé répare une horloge ancienne ; sur son bureau sont éparpillés des rouages, des spirales, des pièces détachées, des tournevis... Ivan Antonov, Evguéni et Dermendjieva font leur entrée.*

IVAN ANTONOV : Bonjour ! Le camarade Yanakiev ?

L'EMPLOYÉ : Lui-même. Entrez. Oh ! Vous êtes une véritable délégation.

Installez-vous, je vous en prie. Je suis en train de réparer cette horloge, mais j'ai du mal à la remettre en marche, elle est trop vieille... Elle n'indique pas l'heure, mais en revanche elle carillonne... (*Une douce mélodie se fait entendre, un menuet ancien de Mozart. Tout le monde écoute.*) Qu'en pensez-vous ? Dix-huitième siècle, Louis XVI...

Cependant, elle carillonne toujours !... Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

IVAN ANTONOV : L'affaire est un peu compliquée...

L'EMPLOYÉ : Parce que la mienne vous paraît simple ? (*Il désigne l'horloge.*) Elle est composée de trois cent sept pièces !... Alors dites-moi tout, ne soyez pas timides.

EVGUÉNI : On a fait plusieurs bureaux, c'est pourquoi...

L'EMPLOYÉ : Je vous écoute.

---

<sup>8</sup> Roman de l'écrivain russe Nikolai Ostrovski (1904-1936), publié en 1932. (NdT)

IVAN ANTONOV : Dois-je commencer par le commencement ?

L'EMPLOYÉ : Par où vous voulez !

IVAN ANTONOV : Par le commencement alors. Je me suis acheté une veste de daim...

L'EMPLOYÉ : Ah ! C'est donc vous l'homme à la veste de daim ? Je suis au courant. Cette histoire est stupide, en effet.

EVGUÉNI : Complètement idiote.

DERMENDJIEVA : Et pourtant elle est claire.

L'EMPLOYÉ : Oui, l'affaire est claire – vous n'avez pas de mouton, il s'agit tout simplement d'une fâcheuse erreur.

IVAN ANTONOV : Oui, vous avez tout à fait raison.

L'EMPLOYÉ : En réalité, vous avez tondu non pas un mouton mais une veste.

EVGUÉNI : Oui, c'est moi qui l'y ai incité.

DERMENDJIEVA (*à Ivan*) : Je te l'avais dit !...

L'EMPLOYÉ : Ensuite vous avez été inscrit dans les registres en tant que propriétaire d'un mouton.

DERMENDJIEVA : Ce qui est faux.

L'EMPLOYÉ : Ce qui est faux. Vous y avez été inscrit par erreur.

IVAN ANTONOV : Tout à fait.

L'EMPLOYÉ : Tout cela est clair comme le jour.

EVGUÉNI : Je rêve !

L'EMPLOYÉ : Vous ne possédez pas de mouton.

IVAN ANTONOV : Non.

L'EMPLOYÉ : C'est ça le plus grave.

IVAN ANTONOV (*se levant de surprise*) : Mais comment ça ?

L'EMPLOYÉ : La principale difficulté vient du fait que vous ne possédiez pas de mouton ni ne vouliez reconnaître que vous en possédez un. Sinon on aurait réglé le problème en cinq minutes.

IVAN ANTONOV : Je ne vous suis pas.

L'EMPLOYÉ : Si vous en possédiez un, l'affaire serait facile – on transférerait votre mouton dans un autre registre, on le ferait passer pour un mouton touché par la fièvre aphteuse, on pourrait en faire tout ce que vous voulez. Mais vous n'en possédez pas.

IVAN ANTONOV : Je ne vous suis toujours pas.

EVGUÉNI : Moi non plus.

L'EMPLOYÉ : C'est parfaitement simple. Une erreur a été commise, n'est-ce pas ?

IVAN ANTONOV : Je m'en étais rendu compte.

L'EMPLOYÉ : Le problème, c'est que personne de nos jours ne reconnaît son erreur. C'est le style. On en commet cinq autres pour masquer la première. Vous comprenez ? Aussi tant d'évidentes erreurs passent-elles pour des succès. Personne ne reconnaîtra plus avoir fait une erreur à propos de votre veste. La personne soutiendra que c'est un mouton, même si on la crucifiait, même si elle enfilait cette veste et la boutonnait. Vous voyez ? C'est donc en vain que vous vous efforcez de prouver que c'est une veste. (*Il la désigne.*) Il n'y a que deux issues à cette impasse.

IVAN ANTONOV : Lesquelles ?

L'EMPLOYÉ : L'une, c'est que vous payiez d'ores et déjà votre impôt. C'est la plus rapide.

IVAN ANTONOV : Il ne manquerait plus que ça.

L'EMPLOYÉ : Vous n'êtes pas d'accord ?

IVAN ANTONOV : Si je l'étais, je l'aurais payé tout de suite. Et l'autre ?

L'EMPLOYÉ : Reconnaissez au moins que vous avez un mouton, fictivement. Histoire qu'on ait du concret.

IVAN ANTONOV : Vous aviez parlé d'une autre issue.

L'EMPLOYÉ : L'autre issue, c'est que vous vous achetiez un mouton.

IVAN ANTONOV (*au bout d'un bref silence*) : Quoi ?! M'acheter un mouton ?... Vous appelez ça une solution ?

L'EMPLOYÉ : Suivez mon conseil. Si vous aviez un mouton, fictif ou non, j'en ferais tout ce que vous voulez. Pourquoi n'achetez-vous pas un mouton ? Êtes-vous marié ?

IVAN ANTONOV : Pardon ?... Ah, non.

L'EMPLOYÉ : Ce qui vous manque, c'est un mouton. Un être docile, modeste, crédule, il s'attache très vite. Il mérite votre confiance, ce n'est pas un chien ni un chat, disons, qui manifestent une certaine perfidie dans leur caractère, des griffes et d'autres attributs désagréables. Le mouton, c'est autre chose. Il n'éprouve pas de haine, il n'est pas rancunier, ça lui passe très vite... Si je ne collectionnais pas d'horloges anciennes, je m'achèterais un mouton. On ne se sent pas seul avec lui, il apporte une atmosphère particulière à la maison, pas question d'aliénation, de se sentir étranger à soi-même. Qui plus est, le mouton est porteur de tout ce qui est national, vernaculaire, terrestre... Vous savez bien à quel point ces choses nous manquent, combien nous en sommes détachés... Sans parler que vous aurez par ailleurs chez vous, à chaque instant, du lait, du fromage de brebis et autres produits frais. Biologiques, de surcroît, fabriqués par le producteur qui, de plus, est votre ami proche, auquel vous faites une totale confiance... Mon conseil, c'est que vous vous achetiez un mouton. (*Ivan Antonov se tait, sidéré.*) Achetez-en un, je vous assure que vous vous éviterez ainsi de gros soucis, vous préserverez vos nerfs, vous aurez un ami à domicile. Et vous me faciliterez énormément la tâche pour que je puisse vous aider. Sans mouton, j'ai les mains liées.

IVAN ANTONOV : Donc le seul moyen de prouver que je n'ai pas de mouton, c'est d'en acheter un, c'est ça ?

L'EMPLOYÉ : Dans un cas comme le vôtre, on ne peut s'en sortir qu'à l'aide d'un mouton. Je vous assure.

IVAN ANTONOV : Merci beaucoup, mais je vais essayer de m'en sortir sans l'aide d'un mouton.

L'EMPLOYÉ (*poussant un soupir*) : Vous êtes encore jeune !... Faites à votre guise mais je voulais sincèrement vous aider... Quand j'étais jeune, j'étais comme vous –

je bougeais, je bougeais toujours... Quelles belles années !... Nous étions...

*(Soudain, le menuet de l'horloge se fait entendre, comme si c'était la jeunesse passée de Yanakiev qui se signalait.)*

*Tous trois sortent, Evguéni en tête, qui se tourne tout à coup vers Ivan Antonov.*

EVGUÉNI : Écoute, et si tu acceptais ?

IVAN ANTONOV : Je ne peux pas, demain ils me feront payer l'impôt sur un éléphant.

EVGUÉNI : Reconnais au moins que tu as un mouton. Cet homme est prêt à t'aider – tu t'en sortiras la tête haute.

IVAN ANTONOV : Non ! Non ! Non !...

EVGUÉNI : Comprends-moi, c'est mieux pour toi. Au bout du compte, on ne peut pas éviter de faire certains compromis. Cette histoire pourrait avoir un impact négatif sur ta carrière universitaire.

IVAN ANTONOV : Mais comment accepter une telle situation si rien de tout cela n'est vrai ?

EVGUÉNI : Ne sois pas naïf. C'est à la vérité que tu penses maintenant ? Pense à toi-même.

*Ivan part brusquement. Evguéni reste sur place. À ce moment, le Responsable II tombe sur eux ; il trimbale cinq ou six réchauds et quelques cafetières.*

LE RESPONSABLE II (*à Ivan*) : Où caches-tu ton réchaud ?

IVAN ANTONOV : Je n'en ai pas.

LE RESPONSABLE II (*désignant les réchauds*) : Ceux-là disaient aussi qu'ils n'en avaient pas. Mais je te choperai, toi aussi, j'aurai ta peau. (*Il s'en va.*)

IVAN ANTONOV : Mais qui est cet homme ? C'est la troisième fois qu'on le croise.

DERMENDJIEVA : C'est le responsable de la prévention contre l'incendie, représentant des organisations citoyennes à titre bénévole.

IVAN ANTONOV : Et moi, je croyais qu'il n'allait pas bien.

EVGUÉNI : Et moi je crois que nous ferions mieux d'arrêter. Ce n'est plus la peine de le cacher. Tu t'en rends bien compte. On ne peut pas le cacher.

IVAN ANTONOV : De quoi tu me parles ?

EVGUÉNI : Du mouton.

DERMENDJIEVA : De quel mouton ?

EVGUÉNI : Du sien (*désignant Ivan*).

DERMENDJIEVA : Comment ça, du sien ? Il a un mouton ?

EVGUÉNI : Mais bien sûr.

IVAN ANTONOV : Mais qu'est-ce qui te prend ?

EVGUÉNI : Ce n'est plus la peine de le cacher.

IVAN ANTONOV : Tu es dingue ou quoi ? Il ne va pas bien... Evguéni, qu'est-ce qui t'arrive ?

DERMENDJIEVA : Vous avez un mouton ?

EVGUÉNI : Depuis de longues années. Blanc. Il y est très attaché. Si vous le voyiez comment il lui parle... Ou bien, comment il lui met son ruban... Il porte un ruban...

DERMENDJIEVA (*à Ivan Antonov*) : Vous avez un mouton ?

EVGUÉNI : Et comment il l'appelle... Et la bête reste couchée à ses pieds, les yeux rêveurs fermés... On a du mal à croire que c'est un mouton.

DERMENDJIEVA (*regardant Ivan dans les yeux*) : Donc...

EVGUÉNI : Il l'aime. Il ne le considère pas comme un animal, c'est pour ça qu'il ne veut pas payer d'impôt pour lui. Mais je ne croyais pas qu'il renoncerait complètement à la pauvre bête. Pourtant il l'a fait. Après tant d'années, après tant de choses qui les lient. Il y a renoncé.

IVAN ANTONOV : Oui, c'est vrai. J'ai un mouton.

EVGUÉNI : Oui.

DERMENDJIEVA : Donc tout ce que vous avez dit...

IVAN ANTONOV : J'espérais pouvoir le cacher, mais je n'y suis pas arrivé. Alors j'y ai renoncé.

DERMENDJIEVA (*avec amertume*) : On m'a encore menti... Comme toujours...  
Quand on a la poisse, c'est pour la vie...

IVAN ANTONOV : Désolé.

EVGUÉNI : Tu es désolé... Alors pourquoi nous as-tu traînés dans ces couloirs ?  
Pourquoi as-tu menti aux gens ? Pourquoi as-tu manipulé cette fille malheureuse ?

IVAN ANTONOV : Il a perdu la raison à force de marcher. Il ne faut pas le  
contrarier... Acceptez tout ce qu'il dit.

EVGUÉNI : J'ai perdu la raison ? Moi ? Je vais très bien – j'en ai tout simplement  
marre de tes principes. Tu m'entends ? J'en ai ras le bol. Ça fait tant d'années que tu  
as des principes, tant d'années que tu es honnête. Que tu nous mets sous le nez ton  
honnêteté – m'avez-vous vu, je suis honnête, j'ai mes principes, mes positions. Et  
vous, vous n'en avez pas, vous êtes des mollusques, des escargots, à force de  
ramper, vous irez jusqu'au sommet de l'arbre<sup>9</sup>... Je peux vivre sans maison propre,  
je peux rester toujours locataire<sup>10</sup>, je peux vivre n'importe comment, mais je ne  
courbe pas l'échine, je ne fais pas de compromis... Et tout ça, comme entre autres,  
comme ça, un linguiste vit sa vie ici-bas, penché sur les phrases complexes mixtes, il  
vit en location, mange des croissants au déjeuner et ne se doute pas du tout à quel  
point il a des principes... J'en ai marre de toutes ces démonstrations. Qu'est-ce que  
tu veux dire par là ? Qu'on peut, nous aussi, vivre honnêtement, c'est ça ? Qu'on  
peut avoir des principes et ne jamais les violer ? Ah ! Quelle naïveté !... Il te  
manque la plaque : « Homme nouveau ; sonner deux fois ! »...

IVAN ANTONOV : Il n'a rien. Il est tout à fait normal.

EVGUÉNI : Mais je ne veux pas vivre n'importe comment, je veux vivre bien, tu  
m'entends ?... Quand je potassais comme un fou pour avoir mon diplôme et entrer  
à l'université, les profs mettaient de bonnes notes à d'autres... Au gamin d'une  
directrice, au fiston d'un grand chef... Et il ne restait plus de bonnes notes à  
distribuer. Car elles étaient, elles aussi, planifiées en haut lieu. Et je devais rapporter

---

<sup>9</sup> Référence à une fable de Stoian Mihailovski (1856-1927) sur un escargot qui était monté au sommet d'un tilleul et qui, à la question de l'aigle de savoir comment il était parvenu là, répondit : « en rampant ». (NdT)

<sup>10</sup> Les Bulgares étant majoritairement propriétaires (on parle de plus de 90%), être locataire paraissait (et pourrait encore paraître) bizarre à certains, à moins qu'on soit étudiant ou travailleur temporaire dans une autre ville. (NdT)

régulièrement ce qui se passait en classe, faire tout et n'importe quoi pour avoir ces maudites bonnes notes. Toi tu obtenais des notes passables, oui, mais tu n'étais jamais en reste de personne... Même des profs... Et ça ne t'impressionnait guère, ça te paraissait naturel... Mais ça nous impressionnait, nos camarades et moi. Tu es néanmoins entré à l'université, de manière tout à fait normale, et aujourd'hui encore je me demande comment tu as fait...

IVAN ANTONOV : C'était un hasard.

EVGUÉNI : Bien sûr que c'était un hasard. Car ensuite les choses ont suivi leur cours. Tu es toujours maître-assistant, et tes camarades sont devenus maîtres de conférences. Ils n'ont pas tes capacités, mais ils deviendront professeurs... Et toi tu demeureras maître-assistant. Car tu les agaces, j'en suis sûr, avec tes croissants, ton opinion et tes principes.

IVAN ANTONOV : Tu parles comme un voyant.

EVGUÉNI : Je parle en réaliste, en ami. Tu n'auras jamais une maison comme la mienne, une femme comme la mienne, une situation comme la mienne. Et moi, je les aurai.

IVAN ANTONOV : C'est normal – certains ont une opinion, d'autres une maison.

EVGUÉNI : Tu es bête. Tu es tout simplement bête, tu ne comprends rien... Tu poursuis toujours la vérité... Et alors, l'as-tu trouvée ? As-tu prouvé à quelqu'un qu'il s'agit d'une veste ? Quelqu'un t'a cru, à l'exception de cette âme candide ? Quelqu'un a bougé son petit doigt ?... Jésus s'en va vers son calvaire ! Mais à la place d'une croix, il porte sur son dos une veste !...

IVAN ANTONOV : Écoute, laisse au moins Dermendjjeva tranquille.

EVGUÉNI : Elle rêvait d'être un oiseau, elle... Elle volait toujours dans ses rêves !... Les ailes déployées !... Comme les oiseaux !...

IVAN ANTONOV : Laisse-la tranquille !

EVGUÉNI : Oh ! Tu veux qu'on se batte ou quoi ?

DERMENDJIEVA : Pourquoi vous êtes-vous joints à nous alors ?

EVGUÉNI : Je pensais que cette fois il renoncerait. Je voulais voir comment il renoncerait. Mais pour la énième fois je suis convaincu qu'il est fou. Ou bien, qu'il fait le fou, de deux choses l'une. Mais pas moi. Je sais qu'on ne regimbe pas contre les aiguillons. L'homme intelligent ne regimbe pas contre les aiguillons, il vit avec. Il vaut mieux acheter une laisse pour le mouton, lui donner à manger, payer l'impôt dessus et puis chacun rentre chez soi.

IVAN ANTONOV : Chacun chez soi ?

EVGUÉNI : Chacun chez soi. C'est ce qu'il y a de mieux, crois-moi, nous sommes quand même amis d'enfance. Mets-lui son ruban et allons-y. Le mouton devant, et nous derrière. Nous ne pouvons arpenter ces couloirs toute la vie, ça ne sert à rien... Ça ne sert à rien !...

IVAN ANTONOV : Et moi, je me suis toujours demandé comment les profs étaient au courant de tout...

EVGUÉNI : La moitié de notre vie est passée, Ivan, et toi tu en es encore à manger des croissants au déjeuner, dans les escaliers, en marchant. Non mais remets-toi !... Allez, on y va ?

IVAN ANTONOV : On y va.

EVGUÉNI : Avec le mouton ?

IVAN ANTONOV : Avec la veste.

*Ivan et Dermendjieva sortent. Evguéni reste immobile un instant, avant de sortir à son tour par le côté opposé. Ivan et Dermendjieva poursuivent leur chemin à travers l'administration. Ils arrivent devant une porte. Ils frappent mais personne n'ouvre. Ils tournent la poignée.*

IVAN ANTONOV : C'est fermé.

DERMENDJIEVA : Mais il est dedans, il est dedans ! Tu entends le bruit de la calculatrice ? Il est le seul à pouvoir régler ton problème, c'est de son ressort.

*À ce moment, surgit le Responsable. Il porte encore des réchauds dont le câble traîne par terre.*

LE RESPONSABLE II : Vous avez beau frapper, il n'ouvrira pas. Il est en train de sauver Venise.

DERMENDJIEVA : Quelle Venise ?

LE RESPONSABLE II : Comment ça, quelle Venise ? La vraie, avec ses palais et ses canaux, la perle de l'Adriatique... Comme s'il y avait une vingtaine de Venise.

IVAN ANTONOV : Et de quoi la sauve-t-il ?

LE RESPONSABLE II : De l'enfoncement. Chaque année, Venise s'enfonce de dix millimètres. Dans cinquante ans, elle sera engloutie à moitié, si on ne trouve pas de moyen d'arrêter le processus.

DERMENDJIEVA : Comme ça, il sauve Venise ?

LE RESPONSABLE II : Oui. Il cherche un moyen. Ça fait trois ans qu'il fait des efforts... Ça ne sert à rien de frapper, il ne reçoit personne.

IVAN ANTONOV : Mais il s'occupe des impôts, non ?

LE RESPONSABLE II : Et alors ? Laisser couler Venise, puisqu'il s'occupe des impôts ? C'est ça ? Vous êtes drôles ! Vous êtes prêts à mettre le feu à l'administration pour un petit café, et Venise, elle peut couler ! Qu'est-ce que nous sommes égoïstes, nous les humains ! Le plus important, c'est qu'on soit bien, qu'on se prépare en cachette du café sur le réchaud qu'on dissimule dans les classeurs malgré l'interdiction expresse, et le monde entier peut couler ! Mais je mettrai la main sur ton réchaud, tu ne sauras pas le cacher.

IVAN ANTONOV : Je ne doute nullement que vous l'aurez. J'en suis même sûr.

LE RESPONSABLE II : Partout, des gens inconscients. (*À Dermendjieva*) J'aurai le tien aussi.

DERMENDJIEVA : Le mien, vous l'avez déjà eu.

LE RESPONSABLE II : Le feu n'épargne personne. Une fois allumé, il brûle tout sur son chemin : amis, connaissances, tout... On ne badine pas avec le feu.

IVAN ANTONOV : Vous avez tout à fait raison.

DERMENDJIEVA : Que le feu brûle les inconscients !

LE RESPONSABLE II : Et il les brûlera – sous une forme ou une autre !

*Il continue son chemin et rentre dans son bureau. Grelottant, il allume les réchauds qu'il porte.*

LE RESPONSABLE II : Ce bureau est une vraie glacière ! Ça fait cinq ans que le chauffage n'y est pas réparé. J'en ai marre de ramasser des réchauds. Ras le bol de

cette activité citoyenne !... Et tout ça, parce que personne ne bouge son petit doigt pour réparer mon chauffage... *(Il prononce ces derniers mots au-dessus des réchauds allumés, un peu ramolli par la chaleur.)*

*Rideau*

*L'ascenseur. Le Suspendu mange une conserve. Son épouse et son fils font leur entrée.*

L'ÉPOUSE : Dis « bonjour, papa ». Allez !...

LE FILS : Bonjour, papa. *(Tous deux regardent vers le haut.)*

LE SUSPENDU : Ah, c'est vous ? Un moment. *(Il laisse la conserve, enlève la serviette.)*

Bon. Alors comment ça va ?... Le travail, les études ?

LE FILS : Ça va.

LE SUSPENDU : Et comment tu trouves cet ascenseur ? Tu vas y arriver ?

LE FILS : On n'a pas encore étudié celui-là.

LE SUSPENDU : Tu n'as qu'à lire des livres qui ne sont pas au programme. Il se peut que vous n'étudiez jamais ce type d'ascenseur. On n'en fabrique plus.

L'ÉPOUSE : Il lit, il lit.

LE SUSPENDU : Tes manuels datent de quand ?

LE FILS : Euh... je ne me rappelle pas, de soixante-treize, il me semble...

LE SUSPENDU : Il faut tout retenir. Ici la moindre broutille peut s'avérer fatale.

L'ÉPOUSE : Il retient tout, il retient tout.

LE SUSPENDU : Il doit tout retenir, tout savoir, tout pouvoir. Tu n'es pas comme les autres – ton père est suspendu dans un ascenseur.

L'ÉPOUSE : Il peut tout, il peut tout.

LE FILS : Oui, papa.

LE SUSPENDU : Fais voir ton carnet. *(Il descend son panier.)*

*Le fils et la mère échangent des regards ; le fils sort de sa poche son carnet qu'il pose dans le panier. Le Suspendu l'en retire.*

LE SUSPENDU : Alors. Bravo. Bravo. Ton père reste suspendu ici depuis des mois, et toi tu as de mauvaises notes.

L'ÉPOUSE : Il en a aussi des bonnes.

LE SUSPENDU : Oui, en bulgare. Qu'est-ce que j'ai à faire de ses bonnes notes en bulgare ? Son but, ce n'est pas de devenir poète, mais de sortir son père de l'ascenseur.

L'ÉPOUSE : Et si le pauvre enfant a des penchants littéraires ?...

LE SUSPENDU : J'en ai aussi, des penchants littéraires. Mais je demeure suspendu dans cet ascenseur. Et si demain il venait à se coincer dans un ascenseur, alors j'aimerais bien le voir. Avec ce genre de penchants, il n'ira pas loin.

LE FILS : Tu ne penses qu'à toi.

LE SUSPENDU : Quoi ? Comment tu parles à ton père !

LE FILS : Les autres aussi ont un père, et quel père... Et toi tu es suspendu dans les airs...

LE SUSPENDU (*d'une voix glaciale*) : Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE FILS : Je veux dire que les enfants des gens suspendus dans les airs ne sont pas retenus en priorité pour entrer à l'université. Ni pour obtenir un logement.

L'ÉPOUSE (*craintive*) : Il lit, il lit.

LE SUSPENDU : Bref. Peut-être vas-tu me dire autre chose.

LE FILS : Je vais te dire. Par les temps qui courent, les savoirs ne servent à rien. Ce qui compte, ce n'est pas de savoir, mais d'avoir.

L'ÉPOUSE (*craintive*) : Il lit, il lit.

LE FILS : On a beau se présenter aux concours, mais quand tu n'as personne pour t'épauler...

LE SUSPENDU : T'épauler ?

LE FILS : T'épauler. C'est des épaules qu'il faut avoir, pas un visage. Sinon, on se fera toujours devancer. Les autres pères s'affairent dans tous les sens – certains ont trouvé un ami d'enfance, d'autres un ancien camarade de classe au passé glorieux, et

nous ? Que fait votre père ? Il est suspendu. Mais qu'est-ce que c'est comme emploi ? Quel poste ?

L'ÉPOUSE : Il lit, il lit.

LE SUSPENDU : Ce n'est pas un poste. C'est un calvaire. Et toi, au lieu de m'aider, tu me fais des leçons sur la vie. Quand j'avais ton âge, je n'osais même pas regarder mon père dans les yeux !... Épauler ! Tu as tes propres épaules, tu n'en as pas besoin d'autres. Tu n'es pas siamois.

LE FILS : Il faut avoir bon dos, vu les épaules que j'ai.

LE SUSPENDU (*d'une voix émue, entrecoupée*) : Sais-tu que ton père peut se transformer en oiseau ? Le sais-tu ? Je te le demande... Une fois devenu oiseau, je serais bien curieux de voir ce que tu feras alors !... Tu n'auras qu'à écrire des poèmes, à faire des leçons sur la vie – ça me sera égal.

LE FILS : Comment ça, oiseau ? Quel oiseau ?

LE SUSPENDU : Comme ça !... Les chercheurs m'ont dit qu'à force de rester suspendu en l'air, des changements biologiques pourraient se produire dans mon organisme.

L'ÉPOUSE : Mon Dieu !...

LE SUSPENDU : Mes os s'allégeront, se rempliront d'air... Certains organes s'atrophieront, d'autres seront surdéveloppés... Alors tu seras content ! Tu pourras dire « Mon père est un oiseau rare ! »

L'ÉPOUSE : Mon Dieu !...

LE FILS : Ne dis pas ça, papa !

LE SUSPENDU : Et lorsqu'un jour je me mettrai à planer au-dessus du quartier en compagnie des pigeons et des autres oiseaux, à tourner au-dessus des toits et des arbres, avant de m'élever dans le ciel et de devenir un petit point de clarté, tu diras alors : « Quel père nous avons ! Mais nous ne l'avons pas apprécié à sa juste valeur. Et il s'est envolé ! »

L'ÉPOUSE (*tendant les bras*) : Mon petit Kiril !

LE FILS : Papa ! *(Il tend les bras, comme si sa mère et lui s'efforçaient de l'attraper pour l'empêcher de s'envoler.)*

LE SUSPENDU *(au bout d'un silence)* : Allez-vous-en maintenant. Je veux rester seul !...

*Tous deux sortent, tête baissée. Ivan Antonov et Dermendjieva poursuivent leur chemin à travers l'administration et s'arrêtent devant la porte suivante. Ils l'ouvrent et ils entrent. À leur grand étonnement, c'est Evguéni qu'ils retrouvent au bureau en train de travailler.*

DERMENDJIEVA : Tu vois, toi aussi, Evguéni ?... Je commence à avoir des hallucinations à force de marcher... Il ressemble drôlement à Evguéni.

EVGUÉNI : C'est à quel sujet ?

DERMENDJIEVA : Il a la même voix, en plus... Excusez-moi, seriez-vous Evguéni ?... Evguéni ?

EVGUÉNI : En effet, je m'appelle Evguéni.

DERMENDJIEVA : L'ami Evguéni ? Mais que faites-vous là, Evguéni ?

EVGUÉNI : Je travaille.

DERMENDJIEVA : Comment ça, vous travaillez ?

EVGUÉNI : De façon tout à fait normale, comme tout le monde, contre rémunération. Alors, en quoi puis-je vous être utile ?

DERMENDJIEVA : Mais c'est Ivan Antonov !

EVGUÉNI : Qui ?

DERMENDJIEVA : Ivan Antonov. Il s'appelle Ivan Antonov !

EVGUÉNI : Ça n'a rien d'étonnant. Il peut s'appeler Ivan Antonov, certainement.

DERMENDJIEVA : Ce nom ne vous dit vraiment rien ? Ivan Antonov ?

EVGUÉNI : Vous me faites perdre mon temps. Nous, on travaille. Vous venez à quel sujet ?

DERMENDJIEVA : Au sujet du mouton.

EVGUÉNI : Quel mouton ?

DERMENDJIEVA : Vous vous moquez de nous ou quoi ?

EVGUÉNI : Qu'est-ce que vous êtes pour lui ?

DERMENDJIEVA : Rien. Je ne fais que raconter son histoire en résumé, lorsqu'il est fatigué.

EVGUÉNI : Bon, voudriez-vous raconter en substance... Alors ?... Ils ont tous les deux avalé leur langue. (*Il compose un numéro.*) Allô, Popov, il y a un certain Antonov avec moi, il prétend à propos d'un mouton... Tu peux m'éclairer un peu ? Oui ? Un mouton ? Sans aucun doute ?... Pas l'ombre d'un doute ?... Tentative de recel... (*Il regarde Ivan*) Je vois... Pas de vaccin contre la fièvre aphteuse non plus... oui... pas vacciné, tu dis... Une amende ?... Je vois... l'amende, c'est la moindre des choses, oui... Et pour recel, ils pourraient être jugés, oui...

IVAN ANTONOV (*s'écriant*) : Eh, les gars ! N'avez-vous pas compris que ce n'est pas un mouton ? C'est une veste !... U-ne ves-te !...

EVGUÉNI (*raccrochant le combiné*) : Ça ne se fait pas, camarade Antonov. Le monde est secoué d'événements divers – regardez ce qui se passe au Proche-Orient, des gens meurent, une nouvelle crise gouvernementale en Italie, le lancement d'un satellite a été reporté, une délégation économique bulgare part pour Londres, la foire de Leipzig vient d'être clôturée, une nouvelle tribu a été découverte dans la jungle du Brésil... Et vous n'arrêtez pas de parler de votre mouton ou veste, comment est-ce déjà... Ce n'est pas bien ça... Ce n'est pas à votre avantage. Ça sent l'apolitisme, le manque d'implication citoyenne... Et pourtant vous êtes un homme intelligent, vous instruisez la jeunesse. Non, ce n'est pas bien ce que vous faites, pas du tout. Et puis, vous devriez nous faire davantage confiance : puisque nous disons que c'est un mouton, vous devez nous croire. Nous travaillons pour vous. Vous pouvez aborder un problème de manière subjective, de votre point de vue individuel, étriqué, mais nous pensons à toute la société... N'est-ce pas ?

IVAN ANTONOV : On m'a décoré d'un ordre. De deuxième grade. Pour avoir sauvé une personne qui se noyait.

DERMENDJIEVA : Ivan !...

IVAN ANTONOV : Voilà mon ruban. Vous ne le voyez pas ? (*Il le montre.*) Il ne se voit pas ?

*Evguéni et Dermendjieva échangent des regards : il n'y a aucun ruban.*

IVAN ANTONOV (*très soucieux*) : Vous ne le voyez pas ? Le voilà. De deuxième grade. Pour avoir sauvé une personne qui se noyait. Il ne se voit pas ? (*Vers le public.*) Le voilà... on m'a attribué un ordre... deuxième grade... le voilà... voilà mon ruban... voilà mon ruban... vous voyez mon ruban ?...

*Rideau*

*Un jardin public. Sur la pelouse, Ivan Antonov fait paître sa veste. Assise sur une chaise près de lui, Dermendjieva tricote.*

IVAN ANTONOV (*à sa veste*) : Mais ne broute pas cette camomille, tu vas avoir mal au ventre. Va là-bas, il y a du trèfle... (*À Dermendjieva*) Il mange tout ce qui lui tombe sous la dent... s'il chope une gastrite, on ne s'en sort plus...

DERMENDJIEVA (*sans lever les yeux de son tricot*) : Il ne manque pas d'appétit aujourd'hui.

IVAN ANTONOV : Quand c'est moi qui l'accompagne, il broute toujours bien... Ah, encore !... Mais tu ne vois pas que ça ne se mange pas ? C'est une mauvaise herbe, pourquoi tu en manges ?... (*Il tire sur la laisse imaginaire avec laquelle il a attaché sa veste.*) Viens ici... Voilà, ici tu as le droit... Attends, attends que j'arrache ce chiendent... (*Il se penche et il l'arrache.*) Tâche de mâcher plus lentement, ne sois pas pressé, tu risques d'avoir des aigreurs... (*À Dermendjieva*) Cette nuit il n'a pas fermé l'œil avant trois heures du matin.

DERMENDJIEVA : Tu aurais dû lui faire boire du bicarbonate de soude.

IVAN ANTONOV : C'est ce que j'ai fait.

DERMENDJIEVA (*tout en tricotant, sans lever la tête*) : Ça n'a pas aidé ?

IVAN ANTONOV : Il a l'estomac fragile. Le moindre écart lui donne des aigreurs. Dès qu'il mange un peu plus de ray-grass, bonjour la colique ! Je ne sais pas si tous les moutons sont comme ça, mais le nôtre... Ah ! Il repart dans les camomilles... Mais c'est de la pure cellulose, pourquoi tu y vas tout le temps ?... (*Il déplace la veste.*)

Et puis, il supporte mal la cyclophosphamite, elle perturbe son équilibre... Je ne sais pas comment on va faire pour le tondre.

DERMENDJIEVA : Avec une machine.

IVAN ANTONOV : On ferait mieux de compter sur les innovations. La méthode chimique, c'est autre chose. La toison tombe au bout de six jours.

DERMENDJIEVA : Mais puisqu'il ne la souffre pas...

IVAN ANTONOV : Oui, elle lui perturbe l'équilibre, il zigzague... Tiens, je vais voir ce qu'en dit le livre. Nous ne sommes pas seuls. *(Il ouvre le livre que lui avait donné l'employé et se met à lire.)* C'est l'heure, à ce qu'il paraît. *(Il referme le livre.)*

DERMENDJIEVA *(tout en tricotant)* : Ah bon ?

IVAN ANTONOV : Oui.

*Dermendjieva laisse son tricot et va chercher deux seaux. Ivan Antonov pose la veste sur le tabouret où il était assis et va chercher un tréteau sur lequel il met sa veste. Il se rassoit sur le tabouret, prend la manche de la veste et commence à la traire dans un seau. Dermendjieva se remet à tricoter.*

IVAN ANTONOV : Aujourd'hui le lait est un peu fort, on dirait.

DERMENDJIEVA : C'est à cause du ray-grass. Et puis, il y a de la suie sur l'herbe. *(Elle tricote.)*

IVAN ANTONOV : En revanche, il est dense... Reste calme... *(On entend le bruit d'un avion à réaction.)* Quand il est calme, il rend mieux. Mais dès qu'un avion à réaction passe, c'est fini. Plus aucune goutte. *(Il montre de la main.)* Voilà.

DERMENDJIEVA : Il est trop sensible.

IVAN ANTONOV : En tout cas, la triple traite lui fait du bien. Allons maintenant de l'autre côté... *(Il pose le tabouret devant l'autre manche et met le seau en dessous.)* Ne t'inquiète pas, reste calme, c'est le gardien, il n'est pas méchant le tonton, il ne nous fera rien... *(Il se remet à traire.)*

DERMENDJIEVA : Tu t'es lavé les mains ?

IVAN ANTONOV : Oui, à la fontaine.

DERMENDJIEVA : Hier tu avais oublié.

IVAN ANTONOV : Oui mais en revanche je l'ai traité à travers mon mouchoir...  
*(Il traite toujours.)* Je m'y connais, moi... Ce soir, je compte mettre un peu de lait à fermenter... pour mon petit déjeuner demain...

DERMENDJIEVA : Fais-le. Il est bon, le yaourt de brebis.

*Joro apparaît au bout de l'allée. Il a une poussette pour enfant. Soudain, voyant les deux personnes, il s'arrête, mais faute d'autre chemin, il s'avance vers eux.*

JORO : Comment on va aujourd'hui ? Et la lactation, ça augmente ?... (*À Dermendjieva*) Bonjour !...

IVAN ANTONOV : Ah oui, aujourd'hui ça va – huit cents grammes à peu près. D'une manche.

JORO : Heureusement ! C'est une bonne nouvelle.

IVAN ANTONOV : Il a l'air un peu fort, mais c'est à cause du ray-grass.

JORO : Ce n'est pas méchant. Tu crois qu'il est meilleur dans les crèmeries ? Est-ce qu'il a eu la colique hier ?

IVAN ANTONOV : Oui, il n'a pas pu dormir jusqu'à trois heures du matin.

JORO : C'est à cause de la camomille. Et il se peut qu'il ait avalé un glaïeul à ton insu...

IVAN ANTONOV : Je fais de mon mieux pour le garder, mais c'est un animal : il suffit que je me tourne pour qu'il aille dans les camomilles... Il ne va pas dans les roses, parce que ça pique, mais il est dans les camomilles toutes les cinq secondes...

JORO : Eh oui. Mon gamin aussi ne fait que des bêtises, bien qu'il soit tout petit... Hier je l'avais laissé un instant sur la table ; le temps de revenir, il a cassé toute la vaisselle... Il poussait une par une les assiettes avec le doigt...

IVAN ANTONOV : Tu ne veux pas un peu de lait pour le petit ? C'est du frais, je viens de le traire.

JORO (*regardant dans le seau vide*) : Ah, merci, il ne consomme que du lait en poudre, il ne connaît pas du tout le vrai lait. Actuellement les femmes n'allaitent plus, tu le sais bien... Elles préservent leur poitrine.

IVAN ANTONOV : Prends-en quand même, tu pourras te faire de la panade. Il y en a, t'inquiète. En plus, ce n'est pas n'importe quel mouton atteint de distomatose – le mien est contrôlé, sérieux.

JORO : Je sais bien. Mais je n'ai pas de récipient. Je vais aller en chercher un et je reviens tout de suite.

IVAN ANTONOV : Vas-y, nous sommes là. (*Joro s'esquive avec sa poussette.*)

JORO (*tout en marchant*) : Je sais bien. Je sais. (*Il sort.*)

IVAN ANTONOV : Chaque jour, il s'en va chercher un récipient et ne revient plus.

DERMENDJIEVA : Il est distrait.

IVAN ANTONOV : Oui. Très distrait.

*Arrive un médecin accompagné de deux infirmiers robustes d'apparence tout à fait docile. Ceux-ci se mettent aussitôt aux deux extrémités de la scène.*

LE MÉDECIN : Ah, ils sont deux... Est-ce qu'on a deux camisoles ?

L'INFIRMIER : Non, une seule.

LE MÉDECIN : Elle est assez grande, ils tiendront dedans. (*À Ivan et Dermendjieva*)

Bonjour !

IVAN ANTONOV : Bonjour.

DERMENDJIEVA : Bonjour.

LE MÉDECIN : Il fait beau aujourd'hui, hein ?

IVAN ANTONOV : On prévoit des cumulus d'altitude moyenne à inférieure.

DERMENDJIEVA : Et de brèves pluies, principalement dans le courant de l'après-midi.<sup>11</sup>

LE MÉDECIN (*voyant les crochets et la laine*) : Ça ne fait rien : la pluie est nécessaire pour les plantes.

IVAN ANTONOV : Absolument.

DERMENDJIEVA : Il faut ce qu'il faut.

---

<sup>11</sup> Ces deux dernières phrases reproduisent mot pour mot la façon de présenter la météo à la radio et à la télévision bulgares par les employés de l'Institut national de Météorologie. (NdT)

LE MÉDECIN : Puis-je voir votre tricot ? Hein ? Oh, c'est joli. (*Il retire les crochets et le tricot des mains de Dermendjieva et les tend à un infirmier.*) Oui, et les plantes aident de leur côté les animaux, non ? Ainsi, ils ont de quoi manger pour grandir...

IVAN ANTONOV : Absolument.

DERMENDJIEVA : Une aide, c'est toujours mieux que rien.

LE MÉDECIN : Et votre animal, comment va-t-il ?

IVAN ANTONOV : Il va bien.

LE MÉDECIN : Oui, ça se voit... Puis-je vous demander ce que c'est comme animal ?

IVAN ANTONOV : Un mouton.

DERMENDJIEVA : Il faut appeler un mouton un mouton.

LE MÉDECIN : D'accord, je vois. Un mouton est un mouton, aucun doute là-dessus. Et vous le faites paître ici ?

IVAN ANTONOV : Oui.

LE MÉDECIN : Tous les deux ?

DERMENDJIEVA : Nous nous relayons. Il le fait avant midi, et moi de quatorze à vingt heures. À midi on ferme : pause déjeuner. Mercredi on fait une demi-journée d'hygiène.

LE MÉDECIN : Évidemment, on ne peut pas se passer de pause déjeuner, tout le monde fait une pause à midi, je vous comprends. Et les résultats sont comment ?

DERMENDJIEVA : Très encourageants.

LE MÉDECIN : Évidemment, je vois. Et il donne beaucoup de lait ?

IVAN ANTONOV : Beaucoup plus de laine que de lait, c'est la race qui veut ça.

LE MÉDECIN : Ah oui, c'est donc une question de race. Et vous le trayez souvent ?

IVAN ANTONOV : Nous expérimentons actuellement la triple traite.

LE MÉDECIN : La triple traite ?

IVAN ANTONOV : Économiquement, c'est très avantageux !...

LE MÉDECIN : Oui, je vois, vous avez raison.

IVAN ANTONOV : Essayez de moins comprendre, s'il vous plaît. Quand on comprend trop, il donne moins de lait. Ça le perturbe. Voudriez-vous me passer l'autre seau car celui-ci est plein.

LE MÉDECIN (*lui tendant le second seau*) : Et combien de seaux de lait donne-t-il par jour ?

IVAN ANTONOV : Deux en moyenne. Il n'en donne pas le samedi et le dimanche : c'est le week-end. Il travaille cinq jours par semaine.

LE MÉDECIN : Cinq jours par semaine ?

IVAN ANTONOV : Comme tout le monde.

LE MÉDECIN : Oui, je vois. Évidemment. Et à propos de la laine ?

IVAN ANTONOV : Que voulez-vous savoir précisément ?

LE MÉDECIN : Si elle pousse abondamment, si elle est blanche, si vous la tondez...

IVAN ANTONOV : Nous utilisons une méthode chimique.

LE MÉDECIN : Comment ça, chimique ?

IVAN ANTONOV : On ajoute à la nourriture certaines doses de cyclophosphamite. Au bout de six jours, la toison tombe toute seule. C'est absolument inoffensif pour la bête et la laine.

LE MÉDECIN : Très intéressant. Et ça n'est pas mauvais pour le lait ?

IVAN ANTONOV : Ce qui lui fait mal, c'est l'excès de commentaires et de bruit. Pas de lait quand on fait du bruit.

LE MÉDECIN : Et pourquoi le faites-vous paître ici ? N'est-ce pas trop bruyant pour un mouton ?

IVAN ANTONOV (*enfilant la veste*) : Vous voulez dire : n'est-ce pas trop bruyant pour une veste ? Non.

LE MÉDECIN (*confus*) Comment... n'est-ce pas un mouton ?

IVAN ANTONOV : Qu'en pensez-vous ?

LE MÉDECIN : Je pense que c'en est un.

IVAN ANTONOV : Vous n'allez pas bien, docteur, je pense que vous devriez voir un médecin. Quel mouton ? Ne voyez-vous pas que c'est une vraie veste ? Où avez-vous vu un mouton avec des manches ? Et des boutons ?

LE MÉDECIN : J'hésite quand même pour savoir si c'est une veste ou un mouton. Je suis bel et bien dédoublé. C'est un mouton, on dirait, non ?

IVAN ANTONOV : Pure schizophrénie. Docteur, vous devez aller voir un psychiatre. Il pourra vous aider.

LE MÉDECIN : Hum !... êtes-vous sûr que c'est une veste ?

IVAN ANTONOV : Mais regardez-la !

LE MÉDECIN : Pourquoi alors la faites-vous paître dans le jardin ?

IVAN ANTONOV : Où d'autre pourrais-je la faire paître ?

LE MÉDECIN : Pourquoi faire paître une veste tout court ?

IVAN ANTONOV : D'après les papiers, cette veste est un mouton.

LE MÉDECIN : Quels papiers ?

IVAN ANTONOV : Ceux-ci. *(Il les sort et les lui tend.)*

LE MÉDECIN : Quittance d'impôt payé... Mouton de Choumen à la tête noire et à la toison fine... vacciné contre la fièvre aphteuse... C'est la première fois que je vois une chose pareille !...

IVAN ANTONOV : Je peux vous assurer que nous n'avons pas d'autres moutons. Tout est là. Comment alors ne pas le faire paître ? Il mourra de faim.

LE MÉDECIN : C'est la première fois que je vois une chose pareille !... *(Il parcourt encore une fois les papiers.)* Linguiste... mouton de Choumen à la tête noire... De quoi devenir dingue !...

IVAN ANTONOV : Ne cherchez pas à comprendre, docteur. Admettez que c'est un mouton et vous verrez que tout vous semblera naturel.

LE MÉDECIN : Mais c'est une veste. C'est clair pour chaque homme normal.

IVAN ANTONOV : D'après vous. Mais d'après les documents, cette veste est un mouton.

DERMENDJIEVA : Vous ne croyez pas les papiers ? Ce n'est pas bien ça, docteur.

IVAN ANTONOV : Il faut faire davantage confiance aux papiers – s'ils disent que c'est un mouton, il faut les croire, ils travaillent pour vous.

LE MÉDECIN (*acquiesçant d'un air compréhensif*) : Je les crois.

IVAN ANTONOV : Moi aussi. (*Silence.*) Il fait beau aujourd'hui, hein ?

LE MÉDECIN (*pensif*) : On prévoit des cumulus d'altitude moyenne à inférieure...

Le temps se détériore dernièrement... (*Il est toujours pensif.*)

*Le Médecin s'en va, toujours pensif, puis revient sur ses pas pour prendre congé des deux amis.*

LE MÉDECIN : Au revoir. Au revoir. (*Il sort.*)

IVAN ANTONOV (*à la veste*) : À force de papoter, on ne s'était pas rendu compte que tu devais te coucher. Il se fait tard. Allez !... (*Ivan et Dermendjieva sortent.*)

*Rideau*

*L'administration. On voit l'Employé assis derrière un bureau massif. Le téléphone sonne ; il décroche mollement.*

L'EMPLOYÉ : Allô !... (*Soudain il bondit de sa chaise et devient raide.*) Oui, oui, bonjour, bonjour, à votre service... Qui c'est « notre homme » ? Dans le jardin ? Comment dans le jardin ? Je vois : comme ça, dans le jardin, vous dites. Non, il n'est pas des nôtres. Il n'y a personne des nôtres dans le jardin... Il n'est pas des nôtres... Non... aaah, oui, oui, oui, probablement oui, certainement oui, quelle honte, oui, on se ridiculise, ça ne rime à rien, oui... Per... Permettez... (*Il n'arrive pas à glisser un mot.*) Permettez-moi de vous expliquer : je donne le meilleur de moi-même, je sacrifie ma santé... c'est une malencontreuse coïncidence, croyez-moi, un hasard, un sur mille, ce n'est pas une pratique habituelle, en aucun cas, croyez-moi. Chez moi il y a de l'ordre comme dans une horloge, chaque jour je fais personnellement le tour des bureaux, j'ai même eu des varices, on s'attend à des complications, une thrombophlébite, ne m'en parlez pas, j'ai commencé à boiter...

non, ce n'est pas le travail qui cloche, c'est moi... Oui, on se sacrifie, oui, chacun sacrifie ce qu'il peut, on sacrifiera nos veines, on est obligé, même mon cœur va mal, le soir... *(Il comprend soudain qu'on ne l'écoute plus, on a raccroché depuis longtemps.)*

Allô... Allô... *(L'Employé tient un instant le combiné, puis il raccroche et se met à faire les cent pas. Il se jette sur le téléphone.)*

L'EMPLOYÉ : Popov, oui, c'est moi. Écoute, ce mouton qui était une veste, ou l'inverse... il doit disparaître. Tout de suite, point barre ! Bien sûr que de manière légale, tu ne vas quand même pas brûler les registres. Tout de suite, mais de manière légale. Comment ça, tu ne comprends pas ? On lui envoie une lettre, par laquelle on reconnaît que c'est une veste, tout en nous excusant, mais elle reste pour lui, tu vois ? Qu'il arrête de faire des démonstrations dans les jardins. Et chez nous, ça reste un mouton. Ce mouton doit disparaître, parce qu'il n'est que lettre morte. Qui va payer l'impôt ?... Je sais, je sais qu'il est inscrit dans tous les registres : s'il n'y avait pas été inscrit, on n'aurait pas de quoi parler maintenant... Tu trouveras bien un moyen, sinon pourquoi tu serais là... Mais ne m'explique pas, s'il te plaît, tu n'as qu'à faire ce que je te dis. Et vite, tu m'entends ? *(Il raccroche.)*

*Nerveux, il fait les cent pas, allume une cigarette et se précipite à nouveau sur le téléphone.*

L'EMPLOYÉ : Popov, tu as fait disparaître le mouton ? Comment ça non ? Quoi non ?... Tu ne travailles pas là depuis hier !... C'est écrit partout, et après ?... Arrête de me parler comme un blanc-bec, Popov ! Comment ça non, comment ça pas moyen ? Tu es incapable de radier un mouton, tu n'as pas honte !... Tu le radieras comme de la fourniture de bureau... comme de la colle... Tu n'en as plus ?... Oui, c'est vrai, on a annulé trop de choses comme si c'était de la colle... oui... On a besoin de colle, qu'est-ce que tu veux que je fasse, il y a trop de choses à coller. Ne te tracasse pas. La colle, c'était juste une façon de parler. Écoute, on ne peut pas le passer sous la rubrique Social ? La colle, c'était juste une façon de parler !... Ah tu ne peux pas... Oui... et sous la rubrique Matériel ? Un fauteuil, ce n'est pas énorme !... Oui, oui, tu as raison. C'est d'un autre ordre. Alors, écoute-moi bien, prends trois oies du service Oiseaux... Tu en as déjà pris ?... et alors ?

Tu n'as qu'à les mettre dans Chiens... exact, tu piges vite... De là, tu prends un chien et demi, voilà... et tu le mets dans Lactation limitée. D'accord... Qu'est-ce qui te tracasse ?... Ah oui. Alors, tu n'as qu'à puiser dans Oiseaux chanteurs ce qui te manque... Tu ne peux pas y toucher ?... Et le service Nageurs ? Ça va mal, là-bas aussi ?... Oui, dommage, on n'a pas d'endroit où mettre ce mouton... C'est dur, je sais... je sais ! D'accord, Popov, je m'en occupe, je vais y réfléchir... (*Il raccroche.*)

*L'Employé avale d'un trait un verre de cognac et commence à faire les cent pas, nerveux.*

L'EMPLOYÉ : Où le mettre ?... Où mettre ce maudit mouton ? Qu'est-ce qu'on va en faire ?... Et le temps coule, il n'attend pas... J'ai un délai à respecter !... (*Il s'arrête soudain, saisi d'une idée.*) Ivanov ! (*Il s'approche du téléphone en courant.*) Ivanov ?... Je suis bien chez Ivanov ? Ivanov, viens me voir, s'il te plaît. Oui, c'est moi... je t'attends.

*Il continue de faire les cent pas dans son bureau. Ivanov, homme de cinquante-six ans, fait son entrée. Il salue.*

L'EMPLOYÉ : Assieds-toi ! (*Il l'installe dans le fauteuil.*) Un peu de café ? Ou de cognac ? Allez, un petit cognac, ça nous fera du bien, non ? (*Il sert dans les verres.*) À la tienne !... (*Ils boivent.*) Alors, comment ça va ? Et ta famille ?

L'HOMME DE 56 ANS : Bien, merci.

L'EMPLOYÉ : Et ton enfant ? Tu l'as inscrit aux cours de langues à l'Alliance<sup>12</sup> ?

L'HOMME DE 56 ANS : J'en ai deux. Ils se sont mariés il n'y a pas longtemps.

L'EMPLOYÉ : Ah, tant mieux, tant mieux. Et toi ? Ça va la santé ? Tu m'as l'air pâle. Fais gaffe, Ivanov ! On a besoin de toi.

L'HOMME DE 56 ANS : Mon taux d'hémoglobine est en baisse, c'est pour ça...

L'EMPLOYÉ : Ivanov, on a tous le taux d'hémoglobine en baisse, tu sais bien qu'il y a pénurie d'hémoglobine en ce moment... Alors, ces jours-ci tu fêtes tes soixante ans, c'est ça ?

---

<sup>12</sup> Il s'agit des cours de langues étrangères dans l'ancien bâtiment de l'Alliance française, place Slavéïkov à Sofia, qui avait été saisi en 1950 par le pouvoir communiste et transformé en centre d'enseignement de langues étrangères sous la tutelle du ministère de la Culture. En 2003, le gouvernement bulgare a enfin accepté de mettre cet édifice à la disposition du service culturel de l'ambassade de France, le gouvernement français se chargeant de dédommager l'Alliance française de Sofia en lui offrant un autre bâtiment. (NdT)

L'HOMME DE 56 ANS : Cinquante-six. Et ce n'est pas ces jours-ci, c'est dans trois mois.

L'EMPLOYÉ : D'accord. Le comité syndical t'ordonne de fêter tes soixante ans demain.

L'HOMME DE 56 ANS (*se levant du fauteuil*) : Mais moi... pourquoi demain ?

L'EMPLOYÉ : Tu es membre du syndicat, n'est-ce pas, Ivanov ?

L'HOMME DE 56 ANS : Oui, mais âgé de cinquante-six ans. Pourquoi voulez-vous tout à coup que j'en aie soixante ?

L'EMPLOYÉ : C'est indispensable, Ivanov, il le faut au nom des intérêts du comité syndical. C'est une directive.

L'HOMME DE 56 ANS : Mais sauter quatre ans en vingt-quatre heures ?...

L'EMPLOYÉ : Tu vas les sauter, Ivanov, tu vas les sauter. Puisqu'on te le demande, tu vas les sauter. Alors demain tu fêtes tes soixante ans. Est-ce que quelqu'un connaît ton âge ?

L'HOMME DE 56 ANS : Ma femme.

L'EMPLOYÉ : Je veux dire, quelqu'un de l'administration.

L'HOMME DE 56 ANS : Non, personne ne m'a posé la question.

L'EMPLOYÉ : Très bien. Alors, tu es âgé de soixante ans et tu as vingt ans d'ancienneté au sein de notre administration. D'accord, Ivanov ?

L'HOMME DE 56 ANS (*modeste*) : Je ne sais pas si je vais y arriver.

L'EMPLOYÉ : Bien sûr que tu vas y arriver, tu es un employé consciencieux. Et en ton honneur, nous mangerons un mouton.

*Table de banquet, à laquelle sont assis l'Employé, Evguéni, le Responsable II et, bien sûr, Ivanov au milieu. Nappe blanche, couverts luisants, couteaux, fourchettes, assiettes, sel, poivre, cure-dents, plateaux, serviettes ; Ivanov est vêtu d'un costume neuf... Fleurs. Au milieu de la table trône un grand plateau censé contenir le mouton cuit, mais il est vide.*

L'EMPLOYÉ (*debout*) : Chers collègues ! Nous nous sommes réunis pour manger ce mouton (*il montre le plateau vide*) en l'honneur de notre collègue Ivanov, qui fête aujourd'hui ses soixante ans. (*Applaudissements.*) Aujourd'hui âgé de soixante ans, il a vingt ans d'ancienneté au sein de notre administration – c'est un fait qui mérite une récompense beaucoup plus importante que ce modeste mouton, que le comité syndical a acheté et que nous n'allons pas tarder de manger. (*Il s'aperçoit qu'Ivanov regarde dans le plateau.*) Qu'est-ce qu'il y a, Ivanov ?

L'HOMME DE 56 ANS : Mais là-dedans il n'y a pas de...

L'EMPLOYÉ : De quoi ?

L'HOMME DE 56 ANS : Euh... de mou... de mou... ouh ! (*Il inspire profondément.*)

L'EMPLOYÉ : C'est quoi ce « ouh », Ivanov ? Regarde quel beau mouton ! Alors, il ne te plaît pas ?

L'HOMME DE 56 ANS : Ah, si ! Il est très beau !

L'EMPLOYÉ : Excusez-moi, chers collègues. Car derrière le mouton se cache notre attitude à l'égard de l'homme. Le souci pour l'homme, les soins à l'intention des gens – voilà ce qui en dit long de notre vraie nature, notre travail et notre pensée. Car c'est sur lui, l'homme concret, que tout s'appuie : tant l'administration que la société. C'est grâce à lui que nous avons du pain, du vin et de la viande. (*Applaudissements.*) Et nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir dire à notre collègue, à l'homme Ivanov : « Merci, Ivanov, pour ton beau travail dévoué.

Pendant vingt ans, tu as été fidèle à ton poste !... »

*Applaudissements. Ivanov se lève et s'incline maladroitement. L'Employé l'embrasse.*

L'EMPLOYÉ : Alors, chers collègues, on y va. Evguéni, découpe le mouton, s'il te plaît. (*Il met sa serviette sur sa poitrine ; les autres convives l'imitent.*)

*Evguéni prend le grand couteau et la fourchette et il commence à découper le mouton imaginaire. Par endroit, le couteau tombe sur un os ; par moment, Evguéni revient en arrière pour essayer de mieux s'y prendre, ou bien il dit « ah, un cartilage ! »... Le mouton est enfin dépecé.)*

L'EMPLOYÉ : Merci, Evguéni. Alors, que tout le monde se serve de viande. Bon appétit ! (*Il se sert le premier.*)

*Les employés mangent le mouton, déglutissant, faisant du bruit avec leur couvert...*

EVGUÉNI (à l'Employé) : Ah ! Vous avez taché votre pantalon ! Voulez-vous que je vous mette un peu de sel ?

*Il agite doucement la salière. Les autres convives ingurgitent, déglutissent... Derrière eux, Ivan Antonov, sa veste à la main, les regarde en souriant. La table et les convives disparaissent sous terre. Ivan Antonov se tourne vers sa veste.*

IVAN ANTONOV : D'après la lettre numéro 6305, tu es à nouveau une veste !

Une veste de daim !... (Il l'enfile avant de s'incliner.)

*Rideau*

1975